COMPTES RENDUS

J. LACAN - Séminaire à l'Ecole Normale Supérieure

- Le 10 Mai 1967

Introduction :"Etre refusé"...

La logique du fantasme que je mets en place cette année peut aussi servir à des fins critiques, à une oeuvre de criblage de la théorie analytique. A cet effet je prendrai aujourd'hui comme support l'ouvrage de M. Bergler qui s'intitule "la Névrose de base". Je crois en effet que quelque chose d'essentiel y est aperçu. Bergler envisage le cas de névroses qui se définissent à son sens par ce qu'il appelle "la régression orale" et qu'il décrit en ces termes : "Des névroses orales font surgir constamment la situation du triple mécanisme de l'oralité que voici:

1 - Je me créerai le désir masochique d'être rejeté (1) par ma mère, en créant ou déformant des situations dans lesquelles quelque substitut de l'image pré-oedipienne de ma mère refuserait mes désirs.

2 - Je ne serai pas conscient de mon désir d'être rejeté et de ce que je suis l'auteur de ce rejet; je verrai seulement que j'ai raison de me défendre. Mon indignation est bien justifiée, ainsi que la pseudo-agressivité (1) que je témoigne en face de ces refus.

3 - Après quoi je m'apitoierai sur moi-même, en raison qu'une "telle injustice" ne peut arriver qu'à moi. Et je jouirai une fois de plus d'un plaisir masochique" (1). (cf. "La névrose de base, P.U.F. p. 29).

Pour Bergler, c'est là la description de ce qu'il appelle "l'élément génétique" du trouble; je ne discute pas ici ce qu'il appelle "l'élément clinique" ni le principe de cette distinction (l'intervention du surmoi). Je remarque cependant - ce qui n'est dit nulle part - que le sujet veut être refusé dans une position pourtant orale et que la pulsion orale ne consiste donc pas à vouloir obtenir le sein; que nulle part il n'est rendu compte de ce

---

(1) Termes soulignés au tableau par le Docteur Lacan

qu'ainsi la tendance dite "naturelle" de cette pulsion est renversée, que le sujet enfin arguera pourtant de cette position "naturelle" pour soutenir cette agressivité que Bergler a quand même reconnue comme "pseudo-agressivité", mais sans pouvoir en donner les raisons.

Cette notion de "pseudo-agressivité" trouve donc place à côté de ces autres notions déjà distinguées : l'agression qui n'est presque jamais du registre névrotique, et ce que j'ai introduit comme l'agressivité constitutive du narcissisme (dit "secondaire", dans la théorie reçue). Mais la question reste : Pourquoi le plus radical de cette "névrose orale" est cet "être refusé" ? Et en quoi ce terme est pertinent.

Ici, la théorie analytique ne saurait faire l'économie d'une recherche sur ce que veut dire : "être refusé" : être refusé à quel titre ? et en tant que quoi ? Il faudrait d'abord écarter la réponse hegelienne et son rameau sartrien qui part d'un sujet défini comme : "Selbstbewusstsein" absolument autonome, et se voit obligée d'en déduire l'exclusion mutuelle et radicale des consciences dans une " lutte à mort". Tout ce que nous apporte l'expérience analytique, en ce qui concerne le stade oral, fait en effet intervenir bien d'autres dimensions, nommément, celle corporelle du besoin de mordre et de la peur d'être dévoré.

"L'être refusé", dans ce registre, serait alors la conséquence de toute tentative pour se sauver de l'engloutissement par le partenaire maternel. Mais répondre ainsi serait peut-être trop simple, surtout si on associe à cette "névrose orale" la dimension du "masochisme" que Bergler par deux fois lui accolle pour dénoter le côté essentiellement humiliant du refus.

Or il est inexact de dire que ce qui caractérise le masochisme, c'est le fait d'assumer comme tel le côté pénible d'une situation Cela aboutit proprement à cet abus qui consiste à faire de la dimension du sado-masochisme le registre essentiel de la relation analytique, ce qui est absolument insoutenable et représente une véritable perversion, autant de la pensée de Freud que de la théorie et de la pratique.

Le masochisme en effet se définit précisément par ce fait que le sujet assume une position d'objet au sens accentué que nous donnons à ce mot, celui d'un déchet ou du reste de l'avènement subjectif. Le scénario par lequel cette position s'instaure est

incontestablement au principe d'un bénéfice de jouissance. Cette jouissance passe par une manoeuvre du grand Autre, manoeuvre qui prend la forme d'un contrat. L'Autre en effet en cette occasion est le lieu où se déploie une parole de contrat, mais ce contrat dicte bien plus à l'Autre qu'au masochiste lui-même toute sa conduite.

Nous sommes loin de cet emploi réglé du terme dans l'ouvrage de Bergler; et il n'est pas étonnant que sa réduction du masochisme à une aberration le mène à un sentiment d'exaspération envers ces malades qu'il nomme "collectionneurs d'injustices", sentiment qui confine à une attitude méchante tout à fait perceptible entre les lignes; comme si d'ailleurs la justice allait de soi dans le monde où nous vivons...

Et puis après tout ne vaut-il pas mieux être rejeté, plutôt que d'être accepté trop vite ? Ou bien est-il aussi naturel de supposer qu'être admis, ce sera toujours être admis à une table bienfaisante ? Il est certain district de l'Asie du Sud-Ouest où il s'agit de convaincre certaines gens qu'ils ont bien tort de refuser d'être admis aux bienfaits du capitalisme. Ils préfèrent être rejetés...

Or pour qu'être rejeté puisse être une dimension essentielle du névrotique, il faut en tout cas que l'on se soit offert. Et cette offre on tente d'en faire de la demande, aussi bien dans la névrose que dans la cure analytique. La clé de la position névrotique tient en effet à ce rapport étroit à la demande de l'Autre, demande que justement le névrosé essaye de faire surgir par son offre. On voit bien alors que ce mythe de "l'oblativité" introduit par la prêcherie analytique, est un mythe de névrosé.

Ce qui motive en effet ces besoins paradoxaux ne peut s'évaluer purement et simplement aux éventuels bénéfices tirés de ce qui en résulte dans la réalité. Ce à quoi l'analyste a affaire, c'est à l'articulation logique de ces positions, sans préjuger de ce qui est à souhaiter pour le sujet, en l'occurence, être admis - ou, pourquoi pas ? - rejeté. Sans quoi l'analyste versera dans une attitude directive, qui peut à l'occasion aller jusqu'à devenir persécutive.

I - Il n'y a pas de Catégorie du sexe

Cela ne nous ramène que de façon plus urgente à la tâche de cet-

te année : la structuration de l'acte où par le rapport d'un signifiant à un autre signifiant, le sujet vient au jour. Faire un acte, c'est en effet introduire un rapport entre des signifiants. Et de ce fait, la conjoncture est consacrée comme significative, c'est-à-dire, comme occasion de penser, sans que la motricité volontaire y soit une dimension essentielle. En tant que thématisation signifiante, sous forme d'opposition phonématique, le "fort-da" a donc une structure d'acte.

Maintenant, peut-on encore parler d'acte, et en quel sens, lorsque les signifiants en jeu sont ce que l'on entend communément, mais pour nous de façon tout à fait hasardée, par homme et femme ?

Ce que fournit d'abord la théorie analytique pour le caractériser, c'est qu'il entraîne la satisfaction, "Belfriedigung" : la survenue d'une paix. Cette satisfaction qui se manifeste par la détumescence aurait pour critères de "génitalité" : une prétendue tendresse qui ne serait jamais la réversion d'un mépris, et la facilité dans la rupture, voire dans le deuil; la relation sexuelle serait d'autant plus "génitale", qu'on pourrait penser plus facilement du partenaire : tu peux crever...

Il nous faut reprendre les choses d'un autre plan de certitude. A quoi l'acte sexuel satisfait-il ? Au plaisir, peut-on répondre simplement. Mais je ne connais qu'un seul registre où cette réponse soit pleinement tenable : celui de l'ascétisme. Il est tenu dans l'histoire par Diogène qui en une sorte de traitement médical du désir, fait le geste public de la masturbation, geste par lequel il s'exclut du même coup de la cité, comme il se voit à la position du personnage dans son tonneau.

Mais ce lieu du plaisir, de la moindre tension, n'est pas suffisant, dans la mesure où la recherche impliquée par l'acte sexuel, fait apparaître tout une variété de modes de satisfaction qu'il est impossible de saisir dans son ensemble, en dehors d'une scrutation logique permettant de situer ce qui est impliqué par la différence entre un être masculin et un être féminin.

Or il n'y en a pas de répartition simple, comme le laissent supposer, dans la technique usuelle du serrurier par exemple, l'appellation : "pièce-mâle pièce femelle"; et c'est ce que j'entendais signifier en disant qu'il n'y a pas d'acte sexuel. Ainsi

quand je prononce le fameux : "Tu es ma femme", il est tout à fait clair qu'il ne suffit pas que je le dise pour que je reste son homme, ce qui même ne résoudrait rien. Il s'agit simplement d'un voeu d'appartenance qui est gros d'un pacte, au minimum d'un pacte de préférence.

Ce pacte ne nous apprend rien en ce qui concerne l'être de l'homme ou de la femme. Tout au plus suppose-t-il deux termes, et deux termes opposés. Faire de cette union un sacrement n'y change rien. Le "Tu es ma femme" de Freud, si prévalent pour lui nous dit-on, l'a laissé tout aussi embarrassé jusqu'à la fin sur le thème : Que veut une femme ? D'ailleurs, depuis que la psychanalyse existe, on n'a pas fait un pas pour déterminer ce qu'il en est de la jouissance féminine, et c'est quand même quelque chose qui vaut d'être relevé.

Mais nous y reviendrons, car il me suffit de rappeler pour le moment que l'acte sexuel implique à tous les niveaux un élément tiers qu'il s'agisse de la "mère", en ce qu'elle prend place dans la structure oedipienne comme interdit toujours présent dans le désir, et à laquelle sont rattachés tous les ravalements de la vie amoureuse, ou du "phallus", qui implique que nous inventions à son propos une négation spéciale, puisqu'il doit manquer à celui qui l'a, sans être perdu pour autant, et qu'il devient d'autre part l'être du partenaire qui ne l'a pas.

Comment expliquer autrement qu'un Aristote, si soumis à la grammaire, nous dit-on, n'ait soufflé mot, dans sa table des catégories, de la catégorie du sexe, bien que la langue grecque soit soumise comme la nôtre à la "sexui-semblance" ? Ne se pourrait-il pas que ce soit la grammaire qui soit fautive, que l'être soit "insexuable" (pour employer à nouveau les termes de Pichon) et que, la "quiddité" du sexe manquant, il n'y ait peut-être que le phallus, toutes choses qui, indépendamment du thème superficiel de la "lutte des sexes", devraient avoir leur poids, car on retrouve ici, concernant l'acte sexuel, la λήθη au sens de "Verborgenheit" (dissimulation), dont parle Heidegger.

II - Le Lieu de l'Un

Quoi qu'il en soit, cet élément tiers, nécessaire à l'acte sexuel, se traduit dans la structure par la triplicité du petit a, de l'Un et du grand Autre.

Le Un concerne la prétendue union sexuelle et désigne ce champ où se pose la question de savoir si peut se produire l'acte de partition nécessité par la répartition des fonctions en mâle et femelle. Or il y a un abîme entre toute promotion de la bipolarité mâle et femelle, et ce que donne l'expérience concernant l'acte qui la fonde.

C'est pour cela que j'ai employé pour décrire ce champ la métaphore du chaudron percé, dénonçant le Un fictif, auquel se raccroche toute une théorie analytique, y désignant au contraire le champ d'où parle toute vérité, cette vérité qui, au moins depuis le tournant marxiste, n'a d'autre forme que le symptôme, c'est-à-dire, la signifiance des discordances entre le réel et ce pour quoi il se donne; le symptôme, ou si l'on veut : l'idéologie, mais à la condition d'y inclure la perception elle-même. Celle-ci en est en effet le modèle : celui d'un crible par rapport à la réalité. D'ailleurs tout ce qui existe d'idéologie n'a jamais été construit par les philosophes que sur une réflexion première portant sur la perception. Quant à ce que Freud appelle "le fleuve de boue" de la connaissance mystique, soit tout ce que la connaissance nous a apporté jusqu'à l'avènement de la forme de la science, cela n'avait rien d'autre pour principe et pour base que l'existence de l'acte sexuel.

Lorsqu'on lit dans Freud qu'il y a des fonctions " désexualisées", cela veut dire qu'il faut chercher le sexe à leur origine. Il n'y a pas de prétendue "sphère non-conflictuelle", permettant une appréhension plus ou moins aseptisée de la réalité. Dire qu'il y a des rapports à la vérité (et non plus seulement à la réalité) que l'acte sexuel n'intéresse pas, est faux. Il n'y en a pas.

Il n'y a qu'un seul domaine, pourrait-il sembler, qui n'ait pas de rapport avec l'acte sexuel, en tant qu'il intéresse la vérité : c'est la mathématique, au point où elle conflue avec la logique. Mais je crois que c'est là justement ce qui permet à Russel de dire "qu'on ne sait jamais si ce qu'on y avance est vrai".

En fait c'est vrai, à partir d'une position définitionnelle de la vérité : on pose un système d'axiomes, on le développe, et on tente de savoir s'il est ou non consistant. Mais cette position de la vérité dont on part, je ne crois pas qu'elle puisse être pensée comme indépendante de la mise en question comme telle de l'acte sexuel. Peut-être même la grande difficulté, le grand risque des mathématiques, comme en témoigne le gémissement

d'un Cantor, sont-ils d'être le lieu de la liberté.

En sorte que la formule selon laquelle le vrai concerne le réel, en tant que nous y sommes engagés par l'acte sexuel, qu'il existe ou non, me paraît générale, et au point où nous en sommes, la plus juste. C'est en ce lieu de l'Un troué que se noue tout symptôme, comportant pour cela, si étonnant qu'il nous paraisse, sa face de satisfaction. Un symptôme est en effet plus satisfaisant que la lecture d'un roman policier, il entretient avec l'acte sexuel des rapports plus étroits qu'avec le "je ne pense pas" fondamental, dont je vous ai rappelé au début de ces réflexions que l'homme y aliène son "je ne suis pas" trop peu supportable. C'est pour cela qu'être rejeté est peut-être un alibi assez désagréable, mais encore préférable à ne pas être.

III - Le lieu de l'Autre

Passons maintenant à l'Autre qui est le lieu du signifiant lequel n'existe que comme répétition; cet Autre, on peut maintenant le redéfinir comme réservoir de matériel pour l'acte; car si le matériel s'accumule, c'est très probablement du fait que l'acte est impossible. Or quand je dis cela, je ne dis pas qu'il n'existe pas. J'entends plutôt que l'impossibilité, c'est le réel pur, avant tout signifiant, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation. Toute symbolisation exclue, la formule "l'impossible, c'est le réel", vous paraîtra plus admissible.

Or je souligne à nouveau qu'on n'a prouvé dans aucun système formel la possibilité de l'acte sexuel. Vous me direz que cela ne prouve rien, puisque l'on sait aujourd'hui très bien cerner ce domaine quia pour statut d'être non-décidable, et que l'on peut le définir logiquement. Alors cet Autre, comment le définir, et quel est son domaine ?

Je me suis laissé dire que je camouflais sous ce lieu de l'Autre ce qu'on appelle agréablement "l'Esprit". L'ennuyeux, c'est que c'est faux. L'Autre, c'est le corps. Le corps en effet, notre présence de corps animal, est le premier lieu où mettre des inscriptions, le premier signifiant. Le corps, comme l'indique la Bible, en tant que lieu des cicatrices, est fait pour inscrire quelque chose qu'on appelle la marque. Le premier geste d'amour, c'est toujours un tout petit peu un geste qui ébauche la marque.

Or qu'advient-il au niveau du corps, lors de cette irruption de l'Un qui représente l'acte sexuel ? Eh bien, quand l'Un fait irruption au champ de l'Autre, cela se manifeste, non par des rapports dialectiques de l'Un et du multiple, mais sur le corps, qui tombe en morceaux. Notre expérience nous apprend en effet que l'enfant rompt la belle unité de l'empire du corps maternel, et ressent comme une menace d'être par elle déchiré. La fantaisie mystique d'Eros puissance unifiante, n'est qu'une compensation de la terreur liée à ce fantasme orphique de corps morcelé.

Aussi la question se repose-t-elle en ces termes : Pourquoi y a-t-il cet Autre ? Et pourquoi, alors qu'il est simple, est-il mis en position de double, quand il s'agit d'expliquer ce curieux Un qui se noue dans la bête à deux dos, autrement dit dans l'étreinte de deux corps ? Notons d'abord qu'entre le champ de l'Un et le champ de l'Autre, il n'y a aucun lien. C'est même pour cela que l'Autre, c'est aussi l'inconscient c'est-à-dire, que le symptôme, toujours plus chargé de ce qu'il contient de savoir, est coupé de sa vérité. Or ce qui les coupe l'un de l'autre, c'est très précisément ce qui constitue le sujet.

Il n'y a pas de sujet de la vérité. Et cela est très spécifiquement cartésien. Le sujet ne sait rien de lui, sinon qu'il doute. Mais le sujet cartésien n'a pas nécessairement pour fondement Dieu ou l'âme. Son incompatibilité avec l'étendue ne permet donc pas d'identifier l'étendue et le corps. Bien au contraire, il faut le reprendre par le biais de son union intime avec le corps.

De même si l'on veut donner un modèle topologique du sujet agissant entre ce que nous avons défini comme l'Un et l'Autre, il suffit de rappeler que ce qui définit une surface dans la structure, c'est le trou qu'elle constitue par son bord et qu'au degré suivant, celui du volume, il n'y a d'autre support du corps que le tranchant qui préside à son découpage. Or une algèbre de bords implique justement que le sujet est toujours d'un degré structural au dessous de celui qui définit son corps. C'est ce qui fait que sa passivité, puisqu'il dépend d'une marque sur le corps, ne saurait être compensée par aucune activité, fût-elle son affirmation en acte.

Alors, de quoi l'Autre est-il l'autre ? Je me contenterai aujourd'hui de cette simple réponse : il est l'autre de ce qui constitue le premier temps du découpage de la ligne, à savoir : l'objet a, dit à ce titre incommensurable.

- Le 24 Mai 1967

Introduction

Le sujet analysé, ou analysable, adopte, nous dit-on, une position régressive. Et c'est pour se dérober à l'instance de la castration que le sujet est censé s'y réfugier. Cette castration est justement présentée comme une fonction essentielle à l'accès de ce qu'on appelle le "génital".

Or cette formulation aurait tout de l'impasse, si dans la structuration logique que j'avance pour vous cette année, je n'avais fait valoir qu'il s'agit du sujet, non pas de ce sujet prétendu autonome dont le nom propre ou le "je" grammatical pourrait donner l'illusion, et qui ne fonctionne en fait que comme représentant un signifiant pour un autre signifiant, mais du sujet, en tant que la castration donne accès à sa fonction essentielle, et dont l'introduction, alors même qu'on passe de la fonction à l'acte, est une mise en question du titre d'acte sexuel de cet acte. Saurons-nous un jour si mon sexe, le tien, le vôtre, repose sur la fonction d'un signifiant capable d'opérer dans cet acte ?

Du moins, ce que l'expérience aussi bien que la doctrine analytiques ne donnent pas la possibilité d'éluder, c'est que n'est capable d'opérer dans le sens d'un acte sexuel que le sujet castré, c'est-à-dire, normé au regard de l'acte sexuel. Avec la castration en effet, on entre dans un certain ordre de mesure que j'essaie d'évoquer avec le nombre d'or qui se réduit à être l'incommensurable le plus espacé au regard de l'Un.

I - De la jouissance pénienne à la valeur de jouissance

Or cette structure ne saurait avoir pour support la petite histoire de la menace de castration que le père, aux dires de la mère, effectuerait, le tout pour faire que cesse la masturbation.

Ce n'est pas que cette dernière, quoique physiologiquement non nocive, ne joue un rôle important par la place qu'elle peut tenir dans l'économie subjective : celle, culpabilisée, des troubles auxquels nous avons affaire, celle aussi que l'ascèse d'un Diogène met au fondement d'une conduite cohérente, celle enfin plus ou moins immanente à un certain nombre de positions religieuses, comme la retraite de l'ermite, et à toute position philosophique.

Cependant la masturbation ne prend sa portée, et éventuellement sa valeur coupable, que dans l'effort pour atteindre à l'acte sexuel; la jouissance recherchée pour elle-même d'une partie du corps, n'est donc pas détournement d'un moyen de sa fin, la fin étant la production de petits chrétiens, voire de petits prolétaires, comme l'allègue la tradition moralisante, d'autant que ce n'est pas ici encore une fois la fonction qui fait l'organe, mais l'inverse.

Il ne s'agit que de la norme d'un acte, soit du passage de la jouissance interdite dans cette négativation portant sur l'organe, à la valeur de jouissance, ce qui effectue une profonde adultération du statut de la jouissance. La castration, entendue ainsi, a donc le plus étroit rapport avec l'apparition de ce qu'on appelle l'objet dans la structure de l'orgasme.

Nous naviguons ici entre deux écueils. Il faut d'abord éviter de parler d'auto-érotisme à propos d'une jouissance que nous appellerons simplement masturbatoire, puisqu'elle porte sur un organe bien précis, pour ne pas donner la main à ce "narcissisme primaire", avec lequel fonctionne à travers le monde la psychanalyse comme coupable industrie. L'autre écueil concerne cet objet qui se présente dans l'orgasme. De là, il n'y a rien de plus facile en effet que de donner dans la mômerie des promoteurs de la personne; et c'est dans cette voie, qu'il y a vingt-cinq ou trente ans s'est fourvoyé le cercle des psychanalystes français.

Or la question que je voudrais justement dégager est celle de savoir si l'objet intéressé dans l'acte sexuel est l'homme ou bien un homme, la femme ou bien une femme. Et c'est l'intérêt de l'introduction du mot "acte" d'ouvrir la question de savoir si, en ce point où il est au plus haut degré problématique, il a rapport à l'avènement d'un signifiant représentant le sujet comme sexe au près d'un autre signifiant, ou si même, dans un autre registre, on peut à son propos évoquer ce que j'ai appelé la "rencontre", savoir celle d'un partenaire qui serait définitif.

Que ce soit la "personne" qui est rencontrée, peut faire en tout cas doucement sourire quiconque entrevoit ce qu'il en est de la jouissance féminine. Sur ce point d'ailleurs, les psychanalystes, selon la tradition des mâles, se tiennent cois. Quant aux psychanalystes femmes, elles se montrent aussi défaillantes à l'approche de ce thème, et comme terrifiées à l'idée de ce qu'elles pourraient avoir à formuler à son propos.

II - La fonction de la détumescence

L'objet intéressé dans la dimension normée de l'acte sexuel n'est donc pas donné en lui-même par la réalité du partenaire. Le serait-il d'avantage par la fonction de la détumescence ?

Certes ce que dit le complexe de castration c'est que la détumescence ne suffit pas à constituer l'objet; il n'en reste pas moins que la valeur de jouissance prend son point d'appui là où la détumescence est possible, détumescence qui trouve son utilisation subjective à marquer la limite impliquée dans le principe de plaisir.

Il y est en effet introduit qu'il y a jouissance au d. là; et ce que démontre l'expérience clinique à propos des achoppements de l'acte sexuel, c'est que par rapport à cette jouissance, la détumescence peut venir représenter le négatif. En effet les divers modes de l'impuissance, en tant qu'ils peuvent être exemplifiés dans l'éjaculation précoce (que l'on ferait mieux d'appeler "détumescence précoce") sont l'opération d'un sujet qui se dérobe devant une jouissance trop cohérente avec la dimension d'une castration perçue comme menace dans l'acte sexuel même, - qui se dérobe, donc, en réduisant la détumescence à la fonction de protection contre un mal redouté, en la transformant en moindre mal que l'on cherche à réduire au minimum.

La conclusion que l'on peut en tirer, c'est que s'il n'y a de jouissance que du corps propre, ce qui de cette jouissance excède les limites imposées par le principe de plaisir n'apparaît que dans la conjoncture de l'acte sexuel. Et c'est dans la mesure où la jouissance du corps propre, au delà du principe de plaisir, ne s'évoque pas ailleurs que dans l'acte qui met en son centre le trou de la détumescence, qu'il est concevable de parler d'Eros et de Thanatos et de leur mise en conjonction dans l'économie des instincts, sans avoir affaire à une grossière élucubration mythique.

III - Eve, Lilith et la pomme

Tout cela nous laisse encore dans la marge du thème qui nous occupe. Nous pouvons du moins retenir que la rencontre sexuelle des corps ne passe pas en son essence par le principe de plaisir. Pour s'orienter dans la jouissance que cette rencontre comporte, nous n'avons d'autre repère que la négativation portée sur

la jouissance du pénis, en tant que cet organe définit le présumé mâle; de plus, c'est de là que surgit l'idée d'une jouissance de l'objet féminin, je dis l'idée, et non la jouissance. Néanmoins ce que la psychanalyse affirme seulement, faute de savoir l'exprimer d'une façon logiquement correcte, c'est que la jouissance féminine elle-même ne peut passer que par le même repère. Tel est justement ce qu'on appelle chez la femme le complexe de castration.

C'est bien en cela que le sujet femme n'est pas facile à articuler; à un certain niveau, je vous ai proposé l'homme-elle, mais la femme, justement, ne se limite pas à cela. Cependant, il n'y a aucun moyen de lui assigner sa place, si ce n'est en référence à ce qui ne se trouve que chez ce qu'on appelle anatomiquement le mâle.

Mais si c'est à partir du suspens posé sur l'organe mâle, et par rapport à la béance du complexe de castration qu'une orientation est possible pour l'homme comme pour la femme, chez celle-ci la négativation du phallus prend sa valeur dans une position renversée. Un renversement, c'est une orientation, c'est un sens: et avant le renversement, il se peut qu'il n'y ait aucun sens subjectivable, raison pour laquelle les psychanalystes, hommes ou femmes, dans leurs élucubrations sur la jouissance, sont restés à égalité.

C'est peut-être bien peu pour caractériser la jouissance féminine; mais jusqu'à nouvel ordre, on comprend qu'il faille s'en contenter. Et pour ce qui est de l'acte sexuel, nous dirons que ce qui peut actuellement s'en formuler, c'est la dimension de ce qui s'appelle dans d'autres registres : la bonne intention, ou "l'intention droite", en ce qui le concerne.

Mais nous touchons ici à une question-clé que le mythe du Père originel résume parfaitement. Il est dit en effet que le père "jouit de toutes les femmes"; est-ce à dire que les femmes jouissent si peu que ce soit? L'on voit que le sujet est laissé intact. Or c'est bien ce que j'ai suggéré la dernière fois quand j'ai dit qu'il fallait laisser désert et en friche l'Un central, pour autant que s'avère particulièrement hasardeuse l'idée d'un procès, quel qu'il soit, de partition permettant d'isoler ce que nous appellons les signifiants de l'homme et de la femme. Je vous ai plutôt rappelé que toute cette aventure de l'impossible subjectivation du sexe, s'inscrit sur les tablettes du grand Autre que j'ai

spécifié comme étant le corps. C'est en cela que l'objet a se présente toujours comme fragment en ballade de la totalité non assignable du grand Autre.

La seule conjonction dont nous puissions parler est alors celle de ce grand Autre et de son partenaire l'objet a, l'objet chu de l'inscription signifiante hors duquel vous n'avez aucune substance de sujet.

Or cette articulation de l'Autre et de l'objet laisse en suspens la question de ce qu'il en est de l'objet phallique qu'il faut précisément dépouiller de la façon dont il est supporté comme objet. Le complexe de castration en définitive veut dire justement qu'il n'y a pas d'objet phallique, qu'il n'est que cet effet de rêve autour de quoi échoue l'acte sexuel, et que sa mise en suspens laisse notre seule chance qu'il y ait un acte sexuel.

Il n'y a pas de plus belle articulation de ce que je viens d'articuler que ce qui nous est donné dans la Bible ; vous savez bien cette idée infernale : " Il est bon, se dit Dieu, qu'il ait une compagne". L'Adam-Cadmos, lui qui étant Un, devait être les deux: mâle et femelle, se serait fort bien passée de cette adjonction pour laquelle, de façon étrange, Dieu profite de son sommeil, lui extrayant une côte, nous dit-on, pour en faire l'Eve première. L'intervention divine est supplémentaire ; elle a pour conséquence, dans la dialectique de l'acte sexuel, que l'homme se trouve avoir affaire, comme objet, à un morceau de son propre corps, ce qui laisse entrebaillée la porte perverse inhérente au fameux commandement : " Ils ne seront qu'une seule chair". Mais ce morceau n'est pas le pénis, comme le symbolise parfaitement la loi mosaïque qui, dans la circoncision, le marque de ce signe négatif, si bien que dans l'acte sexuel, l'homme châtré se voit condamné à n'étreindre jamais que comme leurre ce qu'il ne manque guère de prendre pour son complément phallique, alors que l'épaisseur, sans doute intraversable, qui nous sépare de l'acte sexuel est ce rapport autonome du corps à quelque chose qui en est séparé, après en avoir fait partie. Quant au complément dans l'acte sexuel, nous ne savons pas encore comment le désigner ; je vous propose de l'appeler logique, vu son rapport au complexe de castration.

Nul étonnement, en tout cas, qu'on nous dise dans les additions marginales des rabbins, qu'une femme primordiale, Lilith, qui était là avant Eve, fasse présenter sous la forme du serpent et

par la main d'Eve, une pomme à Adam. Une pomme ? Qu'est-ce à dire ? Si ce n'est que cet objet oral par lequel il accède à la dimension du savoir est là pour le réveiller sur le vrai sens de ce qui lui est arrivé pendant son sommeil.

Cet objet, en effet, tel qu'il est repéré dans la psychanalyse, sous deux des formes majeures, et l'on peut dire aussi sous les deux autres (le regard et la voix), est le seul chemin grâce auquel nous pourrions arriver à préciser par une série d'effets de contraste, ce qu'il en est de l'objet phallique, dont j'ai dit qu'il fallait, pour l'articuler enfin, que je le dépouille d'abord.

- Le 31 Mai 1967

Introduction

La chose n'était pas à ceux qui m'entendent inaccessible. Néanmoins, c'est tout dernièrement que je l'ai thématisée, à notre antépénultième rencontre, où j'ai désigné ce que j'ai jusqu'ici articulé comme lieu de l'Autre, dans le corps. Le corps lui-même est ce lieu où, d'origine, s'inscrit la marque, en tant que signifiant.

Il était nécessaire de le rappeler aujourd'hui, au moment où nous allons faire le pas qui suit dans cette logique du phantasme où au départ n'est pas requise l'exactitude, mais un mode de croissance qui comporte le progrès d'une approximation permettant en chaque point un calcul rigoureux. C'est en effet ce que permet la famille des nombres incommensurables parmi lesquels le nombre d'or, cet irrationnel le plus espacé dans son progrès, et dont l'approximation n'a pas de terme. Cela nous permet justement de saisir ce que le fantasme, auquel nous sommes confrontés, reflète de nécessité.

Mais je vais aujourd'hui prendre les choses d'un autre point de vue, celui duquel Hegel, étant donné certaines conditions d'histoire, peut se permettre de mettre en question le rapport de la certitude incluse dans la conscience de soi, avec la vérité; la certitude en effet ne contenant pas en elle-même sa vérité, Hegel peut lui assigner pour τέλος le "savoir absolu" et conclut par là tout un procès où la philosophie est exploration du savoir.

Cette formule, nous ne pouvons la reprendre qu'en la compliquant,

en fonction du fait que la vérité à laquelle nous avons affaire, tient en cet acte où la fondation d'une conscience de soi (la certitude subjective) est par nature affrontée à quelque chose qui lui est radicalement étranger... bref, à la vérité de cet acte sexuel qui fait question dans l'expérience.

Il ne s'agit pas de la référence vague à la sexualité comme dimension propre à une certaine forme de la vie en tant que profondément liée à la mort; mais, à partir du moment où l'inconscient peut être dit le discours de l'Autre, il est clair que la question se pose plus radicalement en ces termes : L'acte sexuel est-il possible ? Y a-t-il, définissable comme un acte, ce noeud où le sujet se fonde comme sexué ? Y a-t-il une conjonction réunissant comme tels le mâle et la femelle dans la jouissance ? Y a-t-il quelque chose qui puisse aboutir à un démêlement, donner le principe d'une répartition sous une forme polaire ?

I - Le maître, de quoi jouit-il ?

Toutes ces questions, pour être articulées correctement, nécessitent que ce terme de "jouissance" soit mis au premier plan et se distingue du "plaisir" qui en constitue la limite; et cela s'annonce déjà dans la théorie analytique sous le terme de "libido", encore que son emploi soit assez glissant pour faire justement se dérober les articulations essentielles que nous allons tenter d'introduire aujourd'hui.

Il reste aussi le terme de "satisfaction" qui permet de déterminer plus précisément la jouissance, en tant qu'elle se rapporte au sujet. Dans le registre où l'acte sexuel est questionné, soit dans le registre de l'affrontement au trou, le sujet en effet est mis en suspens par une série de modes de l'insatisfaction, à telle enseigne que la jouissance se propose comme indiscernable de ce registre de la satisfaction, nommément dans le symptôme, à propos duquel le problème est toujours de savoir comment un noeud de malaise et de souffrance constitue pourtant non seulement le lieu où se manifeste l'instance de la satisfaction suspendue, mais encore la place où se tient le sujet tendant vers la satisfaction.

Et la loi de la moindre tension, à savoir : le principe de plaisir, ne fait qu'indiquer la nécessité de ces détours sur la voie où le sujet se soutient comme recherche de jouissance, sans pour cela

en donner la fin, en sorte que l'on peut dire aussi bien qu'il n'y a pas d'acte sexuel et qu'il n'y a que l'acte sexuel, pour motiver toute cette articulation.

Il y a là un procès de la dialectique; et je me suis servi depuis fort longtemps déjà de la référence à Hegel pour le désigner, dans la mesure où dans sa perspective la dialectique veut dire que la vérité d'une conscience de soi échappe à cette conscience dans le jeu qui la rapporte à une autre conscience de soi, dans l'affrontement qui constitue la lutte du maître et de l'esclave comme intersubjectivité.

Mais la révélation par Marx de la béance sociale démontre que l'on ne peut résumer à un affrontement de conscience à conscience la lutte du maître et de l'esclave, ce qui dès lors maintient en suspens la question de l'issue de la dialectique et de ses modes. Or quand Freud arrive, c'est pour reprendre les choses à un niveau encore plus radical en ce point où elles ont été laissées depuis l'introduction par Hegel du terme de "jouissance", je vous rappelle en quel contexte.

Le départ, nous dit-il est dans la lutte à mort de pur prestige du maître et de l'esclave; en cette lutte, celui qui n'a pas voulu risquer l'enjeu de la mort tombe à l'égard de l'autre dans un état de dépendance, qui est la voie tracée du travail, alors que la jouissance sera, au terme de cette lutte de pur prestige, le privilège du maître. Mais de quoi le maître jouit-il ?

La chose est dans Hegel très suffisamment aperçue. Le maître en effet jouit de ce loisir que lui procure le travail de l'esclave; il ne jouit donc pas tant des choses, dirons-nous que de la disposition de son propre corps.

Mais d'un autre côté, il y a pour l'esclave une certaine jouissance de la chose, en tant qu'il l'apporte au maître, mais surtout en tant qu'il la transforme pour la lui rendre recevable. Or il faut tout de suite souligner que par "libre jouissance de son propre corps", on entend une jouissance idéale, et qu'il est rare que le maître sache en profiter et l'actualiser pour parvenir à la jouissance.

Un retour au mot lui-même de jouissance est dès lors nécessaire : Ce que permet l'appréhension lexicale, c'est en effet de voir que l'emploi du terme varie d'un versant (celui de l'étymologie) qui indique la joie, à un versant qui indique la possession

et qui suppose que "jouir de" est autre chose que "jouir", ce qui s'exemplifie le mieux dans la jouissance d'un titre juridique ou boursier, puisque la jouissance d'un titre, c'est le pouvoir qu'on a de le céder : le posséder, c'est pouvoir s'en démettre.

Mais l'ambiguïté de ce mot ne pourra trouver sa dernière valeur qu'en rapport à ce qui est pour nous dans l analyse en exercice; ce n'est pas en effet la pensée qui donne du signifiant l'effective dernière référence, c'est l'effet de l'introduction d'un signifiant dans le réel.

Alors il nous faut reposer la question : de quoi le maître jouit-il ? Que ce soit de lui-même qu'il jouisse (il est "son maître") ou de l'esclave (auquel "il dit : va !. Et il va"), c'est de son corps qu'il jouit. Mais ce dont il jouit, s'il y a une jouissance qui s'inaugure dans un sujet qui en a le droit, en tant qu'il possède, - ce dont on jouit, cela jouit-il ? (D'autant que, je l'ai déjà énoncé, si le maître dit à l'esclave : "Jouis !", il ne peut que répondre : "J'ouis").

Je crois que c'est là la véritable question, car il est clair que la jouissance n'est nullement ce qui caractérise le maître; celui qui occupe dans la cité la fonction de maître, a bien autre chose à faire qu'à s'abandonner à la jouissance : il n'en a pas le temps; et la maîtrise de son corps, car il ne s'agit pas simplement de loisir ou de libre disposition, ne se mène que par les plus rudes disciplines.

Au contraire, celui qui, à en croire Hegel n'a pu tenir dès le départ le risque de perdre sa vie - ce qui est certes la voie la plus sûre pour perdre la jouissance - celui qui a assez tenu à la jouissance pour se soumettre et pour aliéner son corps, hé, pourquoi donc la jouissance ne lui resterait-elle pas en main ? Je ne sais quel fantasme veut que le bouquet complet soit toujours dans une seule main. Il n'en est rien; et nous avons mille témoignages de ceci, que la position de celui dont le corps est remis à la merci d'un autre, est celle qui permet le mieux l'ouverture sur ce qui peut s'appeler la pure jouissance. Cela doit d'ailleurs permettre de comprendre la position paradoxale du masochiste; mais nous reviendrons là-dessus, car le masochiste n'est justement pas un esclave, mais un petit malin, quelqu'un de très fort. S'il est en effet pensable que la condition de l'esclave soit la seule qui donne accès à la jouissance, nous n'en saurons jamais rien, dans la mesure où nous ne pouvons la formuler qu'en

tant que sujet.

Dans Hegel donc, il y a plus d'un défaut. Et dès le "Stade du miroir", j'avais marqué que l'agressivité qui joue comme instance dans la lutte à mort de pur prestige, n'était rien d'autre qu'un leurre. Je ne fais ici à nouveau que présenter au passage le problème que pose, mais laisse béant, la déduction hégélienne. D'abord, en ce qui concerne la société des maîtres, comment s'entendent-ils entre eux ? Ensuite, il se trouve que le résultat de la lutte à mort est quelque chose qui n'a pas mis la mort en jeu, puisque le maître qui a précisément le droit de tuer l'esclave, le sauve ("servat", d'où "servus"). Mais justement, c'est à partir de là que se pose la véritable question : Qu'est-ce que le maître sauve dans l'esclave ? Autrement dit, ce vaincu que l'on peut tuer, si on ne le tue pas, ce sera à quel prix ?

II - L'aliénation : le sujet entre le corps et la jouissance

L'on voit que pour répondre, nous sommes bien obligés de rentrer dans le registre de la signifiance; ce dont il s'agit dans la position du maître, c'est toujours en effet des conséquences de l'introduction du sujet dans le Réel, et de ce qui en résulte pour la jouissance.

C'est bien pourquoi il convient de poser à propos de ce terme un certain nombre de principes. Nous ne pouvons en effet introduire la jouissance que sous le mode logique de ce qu'Aristote appelle une οὐσία, c'est-à-dire, quelque chose qui ne peut être ni attribué à un sujet, ni mis dans aucun sujet, qui n'est pas susceptible de plus ou de moins. La jouissance est en effet ce dans quoi le principe de plaisir marque ses traits et ses limites.

Or si j'emploie ce terme de substance, c'est parce qu'il va me permettre de produire un principe nouveau : Il n'y a de jouissance que du corps. Je crois que le maintien de ce principe a dans le matérialisme une plus grande portée éthique que l'affirmation qu'"il n'y a que la matière". Il devient en effet impossible de choisir entre une physique des observables et une physique des corrélations, de distinguer dans la structure le jeu de la recherche et les éléments de la matière. En revanche, dire qu'il n'y a de jouissance que du corps, vous refuse les jouissances éternelles, aussi bien que la possibilité de repousser la

jouissance dans "les lendemains qui chantent", mais, répondant très précisément à l'exigence de vérité du freudisme, ce principe nous oblige à poser la question de la jouissance en la regardant en face, c'est-à-dire à prendre ce qui se passe dans la vie de tous les jours au sérieux.

Aussi nous laissons totalement à son errance la question de savoir si ce dont il s'agit c'est d'être ou de n'être pas, si ce dont il s'agit pour nous, c'est d'être homme ou femme dans un acte qui serait l'acte sexuel. C'est cela qu'il nous faut prendre éthiquement au sérieux : ce qui domine le suspens de la jouissance et à propos de quoi s'élève ce que nous pourrions appeler notre "droit de regard".

Ceci s'image parfaitement dans la légende d'Oedipe qui n'était pas un philosophe, mais qui nous donne le modèle de tout rapport au savoir, dans la mesure où son rapport au savoir, tel que l'indique suffisamment la forme de l'énigme, porte sur le corps. L'accession à ce savoir rompt le pouvoir d'une jouissance féroce, celle de la Sphinge, figure étrangement mi-bestiale, mi-féminine, et ouvre l'accès à quelque chose qui est aussi une jouissance, laquelle, vous le savez, ne le rend pas plus triomphant pour cela puisqu'elle le marque d'ores et déjà du signe de la culpabilité. Oedipe ne savait pas de quoi il jouissait. J'ai posé la dernière fois la question de savoir si Jocaste, elle, le savait, et si même une bonne part de sa jouissance ne réside pas en ce qu'elle laisse Oedipe l'ignorer. C'est en tous les cas à ce niveau que, grâce à Freud, se pose désormais la question de la vérité.

Si l'on revient maintenant à l'introduction du sujet dans le réel, (introduction qui est cohérente avec la fonction de l'aliénation, telle que je l'ai définie) et à son effet sur la jouissance, à propos de laquelle nous avons posé qu'il n'y a de jouissance que du corps, nous pouvons dire que cet effet est de mettre le corps et la jouissance dans ce rapport défini par la fonction de l'aliénation.

Note du rédacteur : Ou bien Oedipe accède à un savoir sur le corps, ou bien à un savoir sur la jouissance; dans un cas il en résulte la névrose, et dans l'autre la perversion.

Le sujet en effet se fonde dans cette marque du corps qui le privilégie et qui fait que la subjectivation du corps domine désormais tout ce dont il va s'agir pour le corps. La jouissance dès lors dépend de cette subjectivation du corps et se fonde dans ce qui s'en efface ou en réchappe.

Or ce qu'entrevoit Hegel, c'est qu'à l'origine la position du maître est renonciation à la jouissance, possibilité de tout engager sur cette disposition du corps, et non seulement du sien, mais aussi de celui de l'Autre. Et l'Autre, à partir du moment où la lutte sociale introduit que les rapports des corps sont aussi bien dominés par ce qui s'appelle la loi, l'Autre, c'est l'ensemble des corps. Et la loi est liée à l'avénement du maître absolu, c'est-à-dire à la sanction de la mort, elle-même devenue légale.

On comprend mieux maintenant que si l'introduction du sujet comme effet du signifiant, gît dans cette séparation du corps et de la jouissance, dans cette division mise entre des termes qui pourtant ne subsistent que l'un par l'autre, on comprend mieux que c'est là que pour nous se pose la question de savoir comment la jouissance est maniable à partir du sujet. Et j'y ai déjà répondu lorsque j'ai introduit dans le champ de l'acte sexuel la "valeur de jouissance", c'est-à-dire, l'annulation de la jouissance comme telle et l'avènement de la structure de castration.

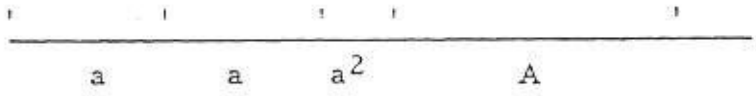
Cela ne résoud rien, mais nous explique comment il se fait que la forme légale la plus simple et la plus claire de l acte sexuel, à savoir le mariage, soit le privilège du maître en tant qu'opposé à l'esclave, et même du patricien, en tant qu'opposé à la plèbe. Mais cela ne va pas tout seul. Dans Tite-Live, il est raconté comment les dames romaines, marquées du vrai "connubium" ont empoisonné leurs maris pendant toute une génération. Et ce n'était pas sans raison; il faut croire que l'institution du mariage, quand elle fonctionne pour de véritables maîtres doit emporter avec elle quelques inconvénients, dûs sans doute au fait que la jouissance n'a rien à voir avec le choix conjugal.

III - La jouissance de l'esclave et celle du pervers

Quand nous parlons en tant qu'analystes de l'acte sexuel; c'est pour autant que la jouissance est en cause. Dieu lui-même n'a

pas dédaigné d'y veiller. Il suffit en effet que la femme se prête au jeu instauré dans le mythe biblique, qu'elle devienne cet objet phallique, symbolisé par la côte dont elle est tirée, pour que l'homme soit comblé, c'est-à-dire parfaitement floué, puisqu'il ne recontrera que son complément corporel, alors qu'il y aurait des chances qu'un acte sexuel soit réalisé, si la castration était produite, et si le leurre représenté par le "Ils ne feront qu'une seule chair", était démasqué.

Mais alors on aboutit à cette conclusion que pour qu'un acte sexuel soit fondé, il faut qu'il y ait quelque part ce manque à la jouissance. Cela indique simplement que dans la structuration logique de ce champ, une autre approche est possible, celle inverse de ce franchissement qui est opéré dans l'acte sexuel et qui s'appelle "la régression".



Notre algorithme : $1 + a = \frac{1}{a}$ nous donne en effet deux possibilités : soit que a soit mis directement en rapport avec le 1 imaginaire donnant la différence : $1 - a = a^2$, soit que ce a soit mis directement en rapport avec le 1 du grand A, laissant donc entre le A et lui l'intervalle du 1 qui est en cause dans la jouissance imaginaire. Ces deux possibilités dessinent l'espace topologique où la jouissance est flouée ou atteinte.

Revenons à l'esclave qui est privé de son corps. Comment savoir ce qu'il en est de sa jouissance ? Elle est précisément dans ce qui de son corps a glissé hors de la maîtrise subjective, ce qui nécessairement échappe au caprice du maître, étant constitué par ces objets surgis justement de la dialectique signifiante, au niveau desquels la demande est subvertie en désir, et qui sont ce qui vient au registre de l'oral et de l'anal, mais aussi, le regard et la voix. Ces objets ne sauraient d'aucune façon être pris sous la domination du signifiant, fût-elle entièrement constituée au rang de domination sociale, puisque justement leur nature est d'y échapper.

C'est donc là, en marge du champ de son corps, en ses bords, qu'il peut être constaté que ce dont le maître est censé jouir-l'esclave, cette "chose du maître"-jouit elle-même d'une jouissance qui est la vraie jouissance, mais que rien ni personne ne peut retirer à cet esclave ni la fonction de son regard ou de sa

voix, ni sa fonction de nourrice (image typique de l'antiquité) ni même la fonction d'objet déjeté, d'objet de mépris qu'il occupe.

Vous voyez que la question de la jouissance peut être présentée comme une question scientifique. Eh bien ! le pervers, c'est cela qu'il est, se mettant justement à la recherche (expérimentale, quasiment) d'un point de perspective sur la jouissance. La perversion, comme la pensée de la science est "cosa mentale"; elle est dans cette opération d'un sujet qui a parfaitement repéré la disjonction où le sujet déchire le corps de la jouissance, mais qui sait aussi que peut-être quelque chose a réchappé à la subjectivation du corps, qui sait que tout le corps n'a pas été pris dans le procès d'aliénation. C'est de ce point, de ce lieu du petit a que le pervers interroge ce qu'il en est de la jouissance, et il reste, quoiqu'on dise, sujet durant tout le temps de l'exercice de cette question, car la jouissance qui l'intéresse, c'est celle de l'Autre, en tant qu'il en est le seul reste.

Aussi ne saurais-je trop insister sur ce fait que sadisme et masochisme sont des recherches sur la voie de ce qu'est l'acte sexuel et que s'il y a des rapports "sadiques" entre telle ou telle unité du corps social, ils figurent quelque chose qui intéresse les rapports de l'homme et de la femme. Mais d'un autre côté, ces deux termes de sadisme et de masochisme ne figurent en aucune façon des rapports comparables à ceux du mâle et de la femelle.

Un personnage que je dois dire d'une incroyable naïveté, écrit quelque part ce truisme : "Le masochisme n'a rien de spécifiquement féminin", la raison qu'il en donne étant qu'on n'aurait plus alors affaire à une perversion, puisqu'il serait "naturel" à la femme d'être masochiste, raisonnement, ma foi, qui a tout de la vertu dormitive... Il suppose néanmoins cette intuition que, si la femme était naturellement masochiste, cela voudrait dire qu'elle serait capable de remplir le rôle que le masochiste donne à la femme; le masochismeféminin devient dès lors une véritable subversion de l'entreprise masochiste, puisque la femme n'a justement aucune vocation pour remplir ce rôle.

- Le 7 Juin 1967

Introduction

Ce qu'il y a de commun à ce qu'on appelle en dernière heure les "structuralismes", c'est de faire dépendre la fonction du sujet de l'articulation signifiante. Par exemple, on peut lire, dans la dernière analyse du Mythe que nous propose Lévy-Strauss, que le miel attendait depuis toujours dans le tabac la vérité de son rapport avec la cendre.

De toute approche semblable, la mise en suspens du sujet découle; loin d'être une doctrine, cela n'est que la reconnaissance d'un efficace qui semble bien être de la même nature que celui qui fonde la science. Mais ce minimum de caractéristiques ne saurait conjoindre en un ensemble un certain nombre de recherches, permettant de fonder ce qui serait la classe des structuralismes.

En ce qui concerne ma recherche propre, rien certes ne saurait être correctement pensé, sans que soit rencontrée la nécessité de l'articulation subjective dans le Signifiant; mais cela n'est qu'une préface, ce qui doit être produit dans ce même champ étant le rapport fondamental du sujet ainsi constitué, avec le corps, chose que j'ai dû écarter pendant longtemps, parce que traditionnellement - Et on manquait l'essentiel pour aller trop vite - le symbolisme était ainsi articulé. Mais justement, ce symbolisme corporel ne passe pas, pour nous analystes, par ailleurs que par les voies de la structure, à travers les incidences du Signifiant dans le réel, en tant qu'il y introduit le sujet.

Et c'est un signe que je ne puisse le rappeler avec cette force qu'au moment où à proprement parler j'installe mon discours dans ce que je puis légitimement appeler une logique, et que, du même coup, il me faille introduire que tout tourne pour nous autour de ce qu'il faut appeler la difficulté inhérente à l'acte sexuel. Et cela n'est pas rien. Le jour où la difficulté de l'harmonie sociale a pris ce nom légitime de "lutte des classes", un pas était franchi.

I - La difficulté de l'acte, ou le rapport de l'objet a au corps

Si cette difficulté de l'acte sexuel peut être mise au centre, c'est

bien, je le souligne, parce qu'il s'agit d'une difficulté logique.

On pourrait à ce propos tenir pour indiciel que l'institution du mariage, alors que quelque chose a été franchi depuis l'éclaicissement de la difficulté de l'harmonie sociale, et que depuis que dans notre société, libre cours est donné à toutes les "aspirations" vers l'acte sexuel, - que le mariage, donc, comme institution, reste au centre, n'ayant pas bougé d'un pouce dans son statut fondamental.

Or cette institution n'est pourtant fondée que sur cette énonciation du "Tu es ma femme", qui rend presque purement formel qu'on lui demande si elle est d'accord. Il ne s'agit donc pas tant de l'instauration d'un couple comme paire sexuelle que de l'inauguration d'un couple à définir comme "producteur", non pas tant de l'enfant, comme effet de la fonction de reproduction, que du produit que nous avons à interroger au départ de son entrée dans l'acte sexuel, à savoir : l'objet a.

Ce résidu qui dans la tradition philosophique nous est transmis, sous le terme de "Dasein", comme ce "résidu de présence", lié à la constitution subjective, nous le recueillons de sa main, comme le sous-produit de ce qui était resté masqué dans la dialectique du sujet, à savoir qu'il a affaire à l'acte sexuel.

En effet tout le discours humain est ainsi structuré qu'il laisse béante la possibilité même de l'instauration subjective impliquée dans l'acte sexuel, mais qu'il laisse ce résidu qui accompagne chacun des sujets intéressés dans le processus, et qui est, en fin de compte, la jonction la plus sûre du sujet avec le corps, toute partielle qu'elle soit dans son essence, puisque ce petit a se présente non comme corps, mais comme égaré au regard de ce corps dont il dépend.

C'est pourquoi on ne peut comprendre la structure du rapport de ces objets au corps, qu'à les référer à l'acte ou à quelque chose qui s'y destine. C'est bien en effet ce qu'on peut entendre dans la théorie reçue sous les termes de "prématuration biologique", ou même de "pré-puberté" qui indiquent déjà que ce qui fait arriver le sujet comme petit a, c'est ce point central de la difficulté de l'acte.

Peut-être à ce propos la carence relative des psychanalystes eu égard à leur tâche tient elle à ce qu'ils ne se posent pas eux-

mêmes comme engagés à éprouver la difficulté de l'acte sexuel.

II - Le sujet dans l'acte, ou le corps comme métaphore de la jouissance

Alors, reprenons les choses au niveau le plus ras.
Si nous avons affaire, à partir de quelque notion qui fait intervenir la pesée d'un corps, à la constitution en acte d'un signifiant, il doit y avoir, si le signifiant se réduit à la plus simple chaîne, cette opposition entre "suis un homme" (je ne dis même pas "je") et "suis une femme".

Or n'est-il pas absolument fabuleux que nous ne puissions en aucun cas rendre compte d'un lien entre ces termes qui justifie que nous les prenions pour l'un de l'autre l'inverse et qu'il nous faille avec Freud enregistrer la totale incapacité où nous nous trouvons de leur donner quelque corrélat sûr, passivité et activité, par exemple, n'étant que des substituts dont Freud souligne à chaque fois le caractère non seulement inadéquat, mais suspect ?

Du moins, ce que nous pouvons encore faire, c'est appliquer à la difficulté en question ce que nous fournit la tradition à propos du maniement du sujet, laquelle y distingue deux faces : un "en soi" et un "pour..." quelque chose, puisque l'exigence fondamentale de l'acte sexuel, c'est que le sujet ne peut pas y rester "pour soi".

Nous pourrions ici faire un pas, en disant non seulement que le sujet est un "pour celui qui fait la paire", mais un "pour l'Autre", désignant évidemment ainsi ce lieu d'où le message (par ex. "Tu es ma femme") lui revient sous une forme inversée. Et s'il fallait ici reprendre nos formulations précédentes touchant l'aliénation du sujet telle qu'elle se structure dans le schéma du quadrangle, nous dirions que le "je ne pense pas", c'est assurément "l'en soi", si jamais il se manifeste, de l'être mâle ou de l'être femme, le "je ne suis pas" étant à situer du côté du "pour l'Autre".

Dès lors ce que l'acte sexuel est appelé à assurer, c'est quelque chose que nous pourrions dénommer un "signe", venant d'où je suis comme ne pensant pas, pour arriver à un "je ne suis pas", là où je puis comme n'étant pas, si bien que les fonctions du "je

suis où je ne pense pas" et du "je pense où je ne suis pas" s'échangent en ce rapport inverse qui a beau arriver où " je ne suis pas", c'est-à-dire, au niveau de l'Autre, ou, pour moi, mâle, au niveau de la femme, mais qui n'en ruine pas moins les prétentions des philosophes à détacher le " τοῦ φορεῖν" du "τοῦ χαίρειν", la pensée de la jouissance.

C'est qu'en ce point un pas est fait : imprudent, et ne sachant absolument pas ce que je dis, en cette forme du " Tu es ma femme", où je m'annonce comme étant homme là où je ne pense pas, il se trouve en effet qu'est donnée à la femme la possibilité de s'annoncer elle aussi, ce qui exige d'elle qu'elle soit là au titre de sujet, si bien que cette rencontre, sous une forme d'autant plus pure qu'on ne sait absolument pas ce qu'on dit, met au tout premier plan la fonction du sujet dans l'acte sexuel.

Mais du même coup, ce pur sujet, nous nous apercevons qu'il se situe au disjoint du corps et de la jouissance, comme il apparaît clairement, si, dans le relief de l'acte, il est vu que ce qui exige l'incidence du sujet, ce n'est pas tellement le mot "femme" que le mot "mâle". La jouissance est en effet d'une part ce qui fait qu'il n'y a de jouissance que du corps, mais d'autre part ce qui fait que jouissant de quelque chose, la question de savoir si ce dont on jouit, jouit, reste en suspens. Ainsi donc, jouir, c'est aussi posséder le "ma" ; jouir de ton corps entraîne que ton corps devienne la métaphore de "ma jouissance, et dès lors, la séparation du corps et de la jouissance devient inéluctable.

Je l'ai articulé la dernière fois à partir de la phénoménologie du maître et de l'esclave, pour autant que Hegel n'oublie pas que ce n'est qu'une métaphore et que si maître je suis, ma jouissance est déjà déplacée, car elle dépend de la métaphore du serf. Mais il n'en reste pas moins qu'il y a une autre jouissance qui est à la dérive, la jouissance de l'esclave. Ce n'est pas parce que son corps est devenu la métaphore de la jouissance du maître que sa jouissance à lui ne continue pas sa petite vie. Eh bien, puisque le corps de la femme est désormais la métaphore de ma jouissance, ce sera aussi au niveau de la femme que la jouissance fera question. Or cette fois il ne s'agit plus d'un mythe, mais bien de ce qui fait la difficulté de l'acte sexuel, et qui se situe dans l'écart introduit entre (mon) corps et (ma) jouissance.

La comédie antique, chez un Térence, par exemple, nous donne ces choses en clair, quand elle laisse l'esclave, un nommé Davus en l'occurence, mener toute l'intrigue, et de main de maître, c'est le cas de le dire. Or cela n'a pour nous qu'un intérêt, c'est de nous montrer ce qu'il advient de la jouissance, quand s'est produit ce petit mouvement de décalage, de "Vers hiebung", qui est à proprement parler, institué, dès que s'introduit entre le corps et la jouissance, la fonction de sujet.

III - La femme, comme métaphore et comme valeur de jouissance

Un corps, c'est quelque chose qui peut jouir. Seulement voilà : de par la métaphore de la jouissance, on fait tenir le corps de jouissance de la jouissance d'un autre. Alors que devient la sienne propre ? Est-ce qu'elle s'échange ? Toute la question est là.

Nous ne savons pas en effet si le corps du mâle est bien ce qu'il affirme quand il prononce : "Tu es ma femme", et fait ainsi du corps de la femme la métaphore de sa jouissance à lui. Et cela tient au fait qu'il n'y a pas que le couple en jeu dans l'acte sexuel, et que le rapport de l'homme à la femme est soumis à des fonctions d'échange.

Ce qu'il faut alors pointer, c'est que cela implique une valeur d'échange, et que le lieu où ce qui est d'usage est frappé de cette négativation qui en fait une valeur d'échange est situé, pour des raisons prises dans la constitution naturelle de la fonction e copulation, sur ce que l'on sait être le lieu de la jouissance masculine. Cet embargo mis sur elle, voilà quelque chose de structural, quoique caché, pour la fondation de la valeur.

Si cela est caché, c'est parce que la femme qui dans l'acte sexuel est fondée comme sujet, prend en fait la fonction de valeur d'échange, recouvrant ainsi ce qui est déjà institué comme valeur dans ce que la psychanalyse révèle sous le nom de "complexe de castration". Ce n'est pas que l échange des femmes puisse se retraduire en échange des phallus, mais plutôt que le premier se trouve symboliser le fait que la jouissance, soustraite comme telle, passe au rang de valeur, et que la femme devenant la métaphore de la jouissance, le phallus est la métaphore qui convient pour désigner cette partie du corps négativée.

Si un autre processus, celui de l'échange social, vient se greffer là-dessus, procurant, si je puis dire, le "matériel" destiné à l'acte sexuel, cela n'en laisse pas moins en suspens la possibilité d'articuler quelque chose pour situer la femme dans sa fonction de métaphore, par rapport à une jouissance passée à la fonction de valeur.

Cela est exprimé dans maints mythes, dont le plus extrême celui d'Isis, montre une déesse en deuil éternel, du fait que cette dernière partie du corps reste parmi tous les membres qu'elle est parvenue à rassembler, introuvable. Or la déesse se définit comme jouissance pure, et c'est ce qui la distingue d'une mortelle; ce qui ne veut pas dire que les dieux n'ont point de corps; simplement, ils en changent. Même le Dieu d Israel a un corps; une colonne de feu la nuit et de fumée le jour.

Il est en tous les cas très important de le rappeler, car le statut de la déesse est d'être jouissance, et parce que le méconnaître, c'est proprement se condamner à ne rien comprendre. Or, je l'ai déjà dit, c'est là qu'est le point faible, au départ, du discours philosophique : il méconnaît radicalement le statut de la jouissance dans l'ordre des étants. C'est pourquoi le Philèbe est ici exemplaire, où une réplique nous annonce que les dieux n'ont que faire de la jouissance, et que ce n'est, ne serait pas digne d'eux. A partir de là, et dans la distinction radicale entre τὸ φρονεῖν et τὸ χαίρειν, se développe tout ce qui va en être du statut du sujet, repéré dès l'abord avec une exactitude exemplaire.

IV - Le registre de la perversion et la question de la jouissance

La fin du discours d'aujourd'hui est de nous permettre de repérer en quoi les actes qu'on met légitimement au registre de la perversion concernant l'acte sexuel. C'est pour le dire tout de suite, du fait que l'instauration de la valeur de jouissance à partir de la négativation d'un certain organe, ne fait que mieux apparaître le caractère parfaitement contingent, voire accessoire de cet organe qui assure la fonction copulante par l'offre d'un plaisir.

Or là où s'introduit la valeur, c'est aussi très précisément le niveau où la jouissance entre en jeu sous forme de question. Et se poser la question de la jouissance féminine, c'est ouvrir la porte de tous les actes pervers.

Or c'est déjà quelque chose qu'on puisse la poser, et de cela résulte que c'est l'homme qui, du moins en apparence, a le privilège des grandes positions perverses, alors que la femme n'y entre que par la réflexion de ce qu'introduit en elle ce manque de la jouissance de l'homme, donc par la voie du désir qui, étant désir de l'Autre, est pour elle désir de l'homme.

Si donc la question de la jouissance se pose plus primitivement pour l'homme, c'est qu'elle est intéressée au fondement de la possibilité de l acte sexuel, et qu'il ne peut l'interroger qu'au moyen de ces objets que j'appelle petit a, qui échappent à la structure spéculaire du corps, et que nous appellerons par rapport à la réflexion spéculaire, parties anesthésiques.

Or c'est là que se réfugie la question de la jouissance, et c'est à ces objets que le sujet, en tant que mâle, s'adresse, pour en poser la question. Il faudrait certes démontrer comment chacun de ces objets sert d'élément questionneur; et je me contenterai de remarquer que la réponse ne peut être donnée qu'à partir de ce que j'ai articulé comme séparation constitutive du corps et de la jouissance.

Ainsi, par exemple, ce que Freud nous dit pour définir la pulsion qu'on appelle sado-masochiste, se situe entièrement dans ce plan de disjonction de la jouissance et du corps, déjà suffisamment marquée dans mon algorithme S (Ⱥ) ; le masochiste, pour être plus précis, en joue constamment, interrogeant la complétude et la rigueur de cette séparation, et la soutenant comme telle. C'est par là qu'il parvient à soutirer, si je puis dire, ce qui reste pour lui disponible d'un certain jeu de la jouissance. Et la solution qu'il se donne, ne passe justement pas par la voie de l acte sexuel, ce qui permet de situer de façon juste cette position fondamentale du masochisme, en tant que structure perverse.

Mais dès lors, il devient possible de distinguer de façon radicale, c'est-à-dire, logique, ce qu'il en est de l'acte pervers et de l'acte névrotique. Alors que le premier se situe au niveau de cette question sur la jouissance, l'acte névrotique ne fait que se soutenir de ce qui n'a rien à faire avec la question de l'acte sexuel, à savoir l'effet du désir. Mais il faut bien voir aussi que cet acte névrotique se réfère au modèle de l'acte pervers, et y emprunte son fantasme, ce qui devrait nous inciter à accuser la radicalité de cette distinction.

- Le 14 Juin 1967

- Introduction

Le fantasme, c'est d'une façon bien plus étroite que tout le reste, de l'inconscient structuré comme un langage, puisqu'en fin de compte, c'est une phrase, dotée d'une structure grammaticale impliquant qu'on en articule la logique.

En effet, ce qui m'a fait amener ce terme de jouissance qui, par rapport à Freud, dans l'acception théorique que je lui donne, est un terme nouveau, c'est que cette logique du fantasme dont je n'ai fait qu'ouvrir le sillon, il faut aussi indiquer qu'elle se suspend à l'économie du fantasme.

Et je fais remarquer au passage que si mon enseignement peut trouver son axe dans l'exigence de faire valoir la doctrine de Freud, cette formule implique justement que j'y annonce telle fonction qu'elle repère et qui y est en quelque sorte exigée, ou qu'après avoir, comme on dit, rendu à Freud ce qui est à Freud, je le fasse valoir au regard de ce qu'il indique de la relation à la vérité.

C'est là un point qui, je dois le dire, a son importance, car c'est à ne pas me rendre ce qu'ils me doivent le plus manifestement, que certains s'empêchent de faire le pas suivant dans l'immédiat, (que je leur laisse parfois libre délibérément). Ils préfèrent s'imaginer qu'ils auraient pu trouver le départ à ma place, et qu'à le prendre dans leur dire, "je leur ai coupé l'herbe sous le pied".

I - Le fantasme est clos

Le fantasme, au départ de notre question, nous apparaît comme quelque chose de clos, et qui a une signification fermée pour les sujets qui le supportent. Et s'il apparaît comme une phrase grammaticalement structurée, c'est pour autant, je le rappelle, qu'il est le corrélat du seul choix que laisse la structure de l'aliénation, à savoir : "je ne pense pas". Mais si la signification de cette phrase échappe, c'est aussi parce que la "Bedeutung" inconsciente est justement le corrélat de l'autre terme de l'alternative, à savoir : "je ne suis pas".

Cette signification est donc fermée, bien que ce soit elle qui donne l'aune de tous ces discours de faux-semblant qui font appel à la "compréhension". Le fantasme au dedans de vous vous laisse croire que vous comprenez, parce qu'il éveille en vous la dimension du désir. Mais cette impression de comprendre, du fait précisément que le fantasme éveille en vous le désir, vous laissera justement tous tant que vous êtes, étant pour la majorité un peu névrosés sur les bords, dans l'incapacité de rien articuler en ce qui concerne la perversion.

C'est pour le pervers le fantasme ne joue pas le même rôle, puisqu'il se définit par rapport au terme que j'ai introduit, neuf de l'accent que j'y ai pris, qui s'appelle l'acte sexuel, et non par rapport à l'effet du désir. Il y a là des connexions qu'il faut distinguer, et que seule une logique du fantasme vous permettra d'articuler.

Un même fantasme, celui par exemple isolé par Freud : "Ein Kind wird geschlagen", si l'on sait que la jouissance intéressée dans la perversion a rapport à la difficulté de l'acte sexuel, et si l'on reporte sa configuration sur l'économie de cette jouissance, n'est en aucune façon chaque fois de la même nature, même si l'on fait correspondre, en raison justement de son état fermé, tel des termes de l'un à tel des termes de l'autre. Et Freud ne dit pas autre chose quand il remarque dans son texte qu'il n'a pas une telle spécificité dans les cas de névrose où il l'a rencontré, c'est-à-dire, que dans la structure d'une névrose particulière, il n'est pas lié spécifiquement à telle ou telle. Et l'on pourrait généraliser la chose, et l'étendre au symptôme qui est en lui-même une structure se présentant chaque fois identique, et qui aura pourtant une signification différente dans une phobie, dans une hystérie et dans une névrose obsessionnelle.

Néanmoins, ce fantasme, "un enfant est battu", bien qu'il soit présent dans des structures très différentes, présente cette caractéristique d'être plus inavouable que quoi que ce soit, d'entraîner un sentiment de culpabilité qui permet à Freud de le mettre en rapport avec ce qu'il appelle une cicatrice, celle précisément du complexe d'Oedipe. C'est ainsi qu'est jeté, une fois pressenti ce que cette signification a de fermé, un véritable pont théorique, grâce auquel le fantasme appréhendé de façon quasi-expérimentale comme corps étranger, apparaît comme ayant rapport avec ce quelque chose d'autre qui est la virtualité de la perversion.

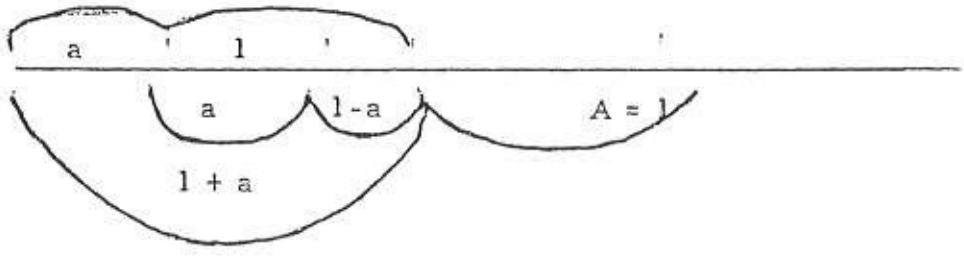
II - La perversion et l'acte sexuel

La perversion est donc quelque chose qui s'articule comme une voie d'accès propre à la difficulté qui s'engendre lors du "projet", ou mieux de la "mise en question" de l'acte sexuel.

"Il n'y a pas d'acte sexuel", dirons-nous tantôt, pour autant que nous sommes incapables d'en articuler les affirmations résultantes, et donc de dire légitimement, en tant qu'analystes; "Je suis un homme", "je suis une femme". "Il n'y a que l'acte sexuel", dirons-nous aussi, puisque seule la mise en suspens de cet acte peut nous permettre de rendre compte de quelque chose qui s'appellerait la "perversion".

Ce n'est certes pas au sens où Aristote en parle, pour écarter certaines pratiques de son éthique, puisque justement l'acte sexuel y a valeur centrale, avouée et patente, contrairement à ce qui s'énonce ailleurs dans la tradition philosophique grecque. Il n'en est pas de même pour nous, et le sens du mot est nécessairement héritier de l'inclusion du commandement judaïque dans notre morale, c'est-à-dire, que la perversion ne prend valeur qu'à s'articuler à l'acte sexuel, sans d'ailleurs qu'aucune référence à je ne sais quel développement endogène, à je ne sais quel travestissement biologique, ne soit en aucune façon nécessaire.

C'est à ces fins que j'ai choisi pour vous le modèle de la division incommensurable du nombre d'or, où : $\frac{1}{a} = 1 + a$, donc : $1 - a = a^2$ et où la somme des puissances impaires de a se trouve égale à a^2, tandis que la somme des puissances paires se trouve égale à a, si bien que le a à-gauche que vous avez vu projeté sur le 1, le a^2 à droite, égal à (1 - a), se trouvent à la fin séparés de façon définitive sous une forme inversée. Il serait facile de montrer, quoique de façon purement métaphorique, que ce schème peut représenter assez bien ce qui conformément au pressentiment de Freud, pourrait représenter l'acte sexuel comme réalisable, mais seulement sous la forme de la sublimation.



Or c'est précisément dans la mesure où cette voie qui implique structuralement le surgissement dans son champ de cette béance de la castration, est exclue, c'est dans la mesure où c'est dans une voie inverse de celle qui a pour butée la castration, que le sujet s'engage, que nous avons affaire à ce qui s'articule comme perversion. Et l'intérêt de ce schéma est alors précisément de montrer que le (a) d'abord projeté sur le 1, peut aussi se développer de façon externe, à savoir que le rapport fondamental que désigne a, et qui veut dire aussi : $-\frac{a}{i}$, si l'on fait apparaître le 1 absent quoiqu'immanent (cf. Lettres IV p. 18-19) est aussi égal à $\frac{1}{1+a}$

Ce dont il s'agit en effet dans la perversion, dans la mesure où le 1 présumé du pacte sexuel y est laissé intact, et où la partition en homme et femme ne s'y établit pas, c'est que le sujet, dit pervers, vient à trouver au niveau de cet irréductible qu'il est, de ce petit (a) originel, sa jouissance.

III - La jouissance et l'objet (a)

C'est en effet une autre partition qui intéresse le pervers : celle du corps et de la jouissance. Et voici ce qui le rend concevable.

Il ne saurait y avoir d'acte sexuel, non plus qu'aucun autre acte, si ce n'est dans la référence signifiante qui seule peut le constituer comme acte. Or cette référence, en tant que signifiante, et du seul fait qu'elle domine, n'intéresse pas deux entités naturelles, celle du mâle et de la femelle, mais introduit ces êtres sous la forme d'une fonction de sujet. Or cette fonction de sujet a justement pour effet la disjonction du corps et de la jouissance, et l'intervention signifiante n'est là que pour tenter de résoudre l'aporie que cette disjonction entraîne.

Dans l'acte sexuel en effet, il y a pour chacun des partenaires quel qu'il soit, une jouissance qui reste en suspens, celle de l'autre ; et il n'y a pas d'entrecroisements : Ce chiasma qui ferait de chacun des corps la métaphore de la jouissance de l'autre, reste en suspens, si bien que nous ne pouvons que voir ce déplacement qui met une jouissance dans la dépendance du corps de l'autre, moyennant quoi la jouissance de cet autre reste à la dérive.

Mais l'homme, pour la raison structurale que c'est sur sa jouissance qu'est fait un prélèvement qui l'élève à la fonction de valeur de jouissance, se trouve plus électivement que la femme, pris dans les conséquences de cette soustraction. Ce n'est pas que la question de la jouissance ait pour lui plus de poids que pour son partenaire, mais il peut y donner des solutions articulées, du fait que, sur cette chose qui s'appelle son corps, est incarnée une seconde aliénation, à côté de l'aliénation subjective qui porte sur la jouissance : celle de l'objet (a). Eurydice, si l'on peut dire deux fois perdue, cette jouissance que le pervers retrouve. Et où ? Non point dans la totalité de son corps, puisqu'il ne s'agit plus de cette jouissance qui fait problème dans l'acte sexuel, mais sur une partie du corps.

La jouissance fonctionne en effet comme ce que limite le principe de plaisir, et dans le champ de l acte sexuel, elle se situe déjà comme l'achoppement ou l'excès par rapport à la limite à laquelle elle est soumise comme à sa loi. Or si pour l'homme le complexe de castration articule déjà le problème, il va justement trouver dans le champ de la jouissance des objets du corps qui, au regard du principe du plaisir, se définissent d'être en quelque sorte hors-corps.

L'objet (a) est en effet ce quelque chose d'ambigu : Si peu qu'il soit au corps de l'individu, c'est dans le champ de l'Autre qu'il a à en faire la requête pour en retrouver la trace, parce que c'est là que se dessine le sujet. Le sein par exemple, reste en effet ce quelque chose que peut légitimement revendiquer le corps de l'enfant comme son appartenance. De même pour l'excrément, il est à peine besoin de souligner ce que celui-ci a au regard du corps de marginal, mais aussi à quel point il est lié à son fonctionnement.

Il y a aussi ces objets que j'ai articulés sous les termes du regard et de la voix. Pour le premier d'entre eux, par exemple, comme le prouve la dernière oeuvre de Merleau-Ponty, la question reste toujours suspendue au sujet de ce qu'il en est de cette racine du visible. Or le regard, pas plus qu'aucun des autres objets en question, ne peut être saisi comme reflet du corps et donc ressaisi dans cette esthésie régulatrice du principe de plaisir, où l'individu se retrouve et s'appuie en un support narcissique.

Mais il y a ce reste, surgi au moment où est conçue la limite qui

fonde le sujet : ce que j'appelle objet (a) et c'est là que se réfugie la jouissance qui ne tombe pas sous le coup du principe du plaisir. Il y en a déjà un pressentiment dans ce passage du Philèbe où Socrate parle dans les relations de l'âme et du corps d'une partie anesthésique. Or c'est là justement que gît la jouissance, dans cet hors-corps où est à situer le "Dasein", non seulement du pervers, mais de tout sujet.

IV - La jouissance du sadique, et celle du masochiste

Or cette position du sujet, dans ce qu'elle peut avoir de structural, c'est elle qui est mise en oeuvre par ceux qui sont définis comme sadique et masochiste. C'est pourquoi, il ne s'agit pas ici de "comprendre", ni de se poser des questions sur cette prétendue fonction de la douleur. C'est bien avec le sujet que joue le sadique; et je vous demande donc, pour aborder ce qu'il en est de cet acte, de ne pas vous arrêter à ce que peut éveiller en vous de vague empathie, le moindre petit fantasme de cet ordre.

Car si le sadique joue avec le sujet, c'est au sens où j'ai dit quelque part qu'on est "sujet à la pensée", ou "sujet au vertige", introduisant cette inflexion qui nous fait passer à ce que j'ai marqué comme en étant le reste, quand il s'agit de jouissance.

Cette subversion, le sadique l'opère au niveau de l'Autre réglant ce que depuis toujours les philosophes ont appelé avec dédain les rapports du corps à l'âme (et qui dans Spinoza s'appelle de son vrain nom : "titillatio", chatouillement), et prétendant ainsi pouvoir jouir du corps de l'Autre.

Mais je vous ai appris, à propos de la jouissance du Maître, à déplacer la question vers ce champ où les choses sont moins captivantes : celui de l'acte sexuel. Or le sadique ne sait justement pas, pris qu'il est dans la Verleugnung, que c'est à cette question de l'acte sexuel qu'il est attaché, en devenant l'instrument pur et simple; il ne sait pas ce qu'il fait lui-même comme sujet, bien qu'il se donne mille façons de l'interpréter.

Il faut bien sûr qu'il ait quelque puissance articulante, ce qui fut le cas du Marquis de Sade, moyennant quoi, légitimement, son nom reste attaché à la chose. Sade reste essentiel, pour avoir

bien marqué les rapports de l'acte sadique à ce qu'il en est de la jouissance et pour avoir dérisoirement tenté d'en articuler la loi, sous la forme d'une règle universelle digne des articulations de Kant. Dans "Français, encore un effort pour être républicains", on peut lire que chaque citoyen de l'Etat phantasmatique qui serait fondé sur le droit à la jouissance, est tenu d'offrir à quiconque en marque le dessein, la jouissance de telle partie de son corps.

Je souligne qu'il s'agit dans le texte même de "partie" du corps, sans pour autant que le sujet sadique sache que c'est dans cette partie du corps que très exactement il réalise l'essence de ce qui est pour lui son "Dasein". Je pourrais aussi faire remarquer que ce reclassement l'un par rapport à l'autre du sujet et de la jouissance, a lieu dans le fantasme, sous la forme d'une absolutisation de la jouissance de l'Autre, si bien que Sade doit construire, lui athée, cette figure pourtant bien manifestement théiste : celle de la jouissance d'une méchanceté absolue. Sade avoue que le sadique n'est que le servant du mal essentiel et souverain, et qu'il doit, au mal radical que constitue la nature, frayer les voies d'un maximum de destruction.

Mais ne l'oublions pas, il ne s'agit là que de la logique de la chose, le caractère futile, bouffon, toujours misérablement avorté des entreprises sadiques devant vous indiquer que c'est dans la pratique masochiste que vous en est proprement donnée la vérité, pour autant que le masochiste, pour soutirer une jouissance au seul coin où elle est manifestement saisissable, qui est l'objet a, se livre délibérément à une identification à cet objet comme rejeté.

Il est moins que rien, même pas l'animal qu'on maltraite; il s'est démis par contrat des privilèges de sa fonction de sujet. Cette identification impossible avec ce qui se réduit au plus extrême du déchet, est évidemment liée pour lui à la captation par la jouissance. Voilà où apparait nue, exemplaire, l'économie dont il s'agit.

On dira certes de cette jouissance qu'elle est imaginaire ou fantaisiste, comme le souligne, avec toute la maladresse voulue, Reik par exemple; mais ce serait justement ne pas voir qu'il s'agit de cette jouissance pure, mais détachée du corps féminin, en tant que projection du Un absolu de l'union sexuelle, sur cet Autre qu'incarne sans doute une femme à laquelle il s'agit de déro-

ber cette autre jouissance aussi absolue qu'énigmatique, mais dont il n'est pas question de la faire jouir . elle, si peu que ce soit, ce dont témoigne à l'envi Wanda de Sacher-Masoch qui dans ses Mémoires nous montre à quel point, des requêtes de son mari, elle est à peu près aussi embarrassée qu'un poisson d'une pomme.

Mais dès lors s'explique la nécessité de voir cette jouissance mythique incarnée dans un couple où deux partenaires, prétendus sexuels sont là pour le théâtre, pour le guignol, et alternent : Cela représente la structure de cet Autre en tant qu'il n'est que le rabattement de ce Un, non encore réparti dans la division sexuelle. C'est donc d'une façon manifeste que le masochiste se situe, et qu'il ne peut que se situer, par rapport à l'acte sexuel, définissant par sa place le lieu où s'en réfugie la jouissance.

Et tout cela, c'est dérisoire pour nous, c'est dérisoire pour lui. Pour qu'on ne s'y trompe pas, il y a en effet une dérision à l'adresse de quiconque surviendrait, quelque petite chose dans la mise en scène marquant bien qu'il s'agit de rigolade, et une face de dérision qu'on pourrait appeler moquerie, bien illustrée dans la Vénus à la fourrure, par le personnage central qui a toutes les peines du monde, encore qu'il prenne l'air le plus triste possible, à ne pas éclater de rire.

Cela contribue à mettre au premier plan le côté démonstration de la chose; car il fait partie de la jouissance du pervers de démontrer que là seulement est le lieu de la jouissance. Je ne dis pas que la perversion se démontre ainsi, mais que le pervers est par essence démonstrateur.

Conclusion :

Voilà à partir de quoi peuvent se poser correctement les questions à propos du masochisme, terme qui n'a un sens assignable qu'au niveau de la perversion, et qui ne saurait trouver sa place dans le champ de la névrose, à moins de l'articuler très précisément autour de la fonction du fantasme.

Il me reste à ajouter, ayant démonté le ressort de la perversion, que le sadisme n'est nullement à voir comme un retournement du masochisme, car il est bien clair que tous les deux opèrent de la même façon, à ceci près que le sadique opère d'une façon plus

naîve, intervenant dans le champ de l'autre, en tant que sujet à la jouissance, alors qu'il suffit au masochiste que l'autre se prête au jeu. Il sait, lui, la jouissance qu'il a à soutirer, alors que le sadique se trouve asservi à cette nécessité de ramener sous le joug de la jouissance ce qu'il vise comme étant le sujet. Or il ne se rend pas compte que dans ce jeu, il est lui-même la dupe, se faisant serf de quelque chose qui est tout entier hors de lui; il ne manque pas en revanche de réaliser en fait, mais sans le chercher, la fonction de l'objet (a), se trouvant donc réellement dans une position masochiste, comme la biographie de notre divin marquis, je l'ai souligné dans mon article, le démontre assez.

- Le 21 Juin 1967

Introduction

Lorsque je parle de logique, et nommément de logique du fantasme, je ne quitte pas, fût-ce un instant, le champ de la clinique. Et chacun témoigne, parmi ceux qui sont praticiens, que c'est dans l'au jour le jour de leurs malades, qu'ils retrouvent mes principaux termes.

Ce dont j'ordonne la place, c'est le discours psychanalytique lui-même. Je ne fais rien en quelque sorte que de donner les coordonnées où il se situe, une fois mises entre parenthèses les conditions de local qui lui sont indispensables, puisque chacun peut voir que mon discours ici bien sûr n'est pas celui de l'association libre.

Est-ce à dire que le discours du patient dans le cabinet de l'analyste, au moment où il "intellectualise", comme nous disons si aimablement, recouvre celui qui est ici le mien ? Non; sans doute. Mais dans la mesure où ce patient obéit à la recommandation de l'association libre qui est la voie que nous lui proposons, sans pour cela lui commander un discours lâche ou rompu, ces choses que son discours comporte, le faisant atteindre jusque dans les finesses à telle distinction des incidences de son rapport à sa propre demande, sont tout de même de nature à nous faire réfléchir sur ce qui conditionne ce discours au-delà de nos consignes.

C'est dire qu'il nous faut bien là faire intervenir cet élément

qui s'appelle "interprétation", pour se demander ce que c'est; mais se donner les moyens d'articuler une réponse implique qu'on se reporte au temps préalable qui est celui-ci : Comment le discours qui est recommandé au sujet est-il conditionné de ce qu'il est en passe d'être interprété ?

I - La logique et la dimension de la vérité

C'est là ce qui nous amène à évoquer ici quelques repères que les logiciens depuis longtemps nous donnent, quand ils distinguent les propositions qu'ils appellent "assertives", des autres qui seront dites impératives ou imploratives, pour dire qu'il n'y a de formalisation possible que des premières, ou que seules celles-ci sont susceptibles d'être soumises aux conditions nécessaires pour que d'un énoncé on puisse en déduire un autre.

Pourtant ces phrases impératives ou imploratives sollicitent bien quelque chose qui, si nous nous en référons à ce que j'ai défini comme acte, ne peut qu'intéresser la logique; encore faudrait-il pour cela que la distinction de l'énoncé et de l'énonciation soit mise en son centre et que soit ébranlé le fameux principe de non-contradiction suivant lequel quelque chose ne peut être affirmé ou nié en même temps sous le même point de vue, puisque c'est justement ce que l'Inconscient a pour propriété de remettre en question.

Or dans la mesure même où dans le réel il n'est pas question de contradiction, ou que la contradiction n'a rien à faire avec le réel, il est clair que pour pouvoir affirmer que "l'inconscient ne connaît pas la contradiction", il faut bien supposer que celui-ci est structuré comme un langage. Seul en effet l'usage d'un langage, participant après tout d'une certaine convention, peut entraîner cette interdiction ou cette non-soumission : Le seul fait de pouvoir dire que le principe de non-contradiction fonctionne ou ne fonctionne pas prouve bien que nous avons affaire à un discours et que l'inconscient articule des propositions, est installé dans une logique qui lui est propre.

Mais il faut ici rigoureusement distinguer principe de non-contradiction et principe de bivalence, car autre chose est de dégager les conditions nécessaires pour que d'un énoncé se déduise une chaîne correcte, autre chose est de dire, fondant cela, que toute proposition est ou bien vraie ou bien fausse. Or cette bivalence, pour peu que soit exhibée la duplicité du sujet de l'énoncé

et du sujet de l'énonciation (cf. Lettres... II, p.9) reste dans tout discours une question en suspens.

C'est justement de ce point que la règle analytique fait un thème; et l'on peut dire qu'elle consiste à faire porter une interrogation radicale sur la question de savoir si cette ambiguïté peut ou non être tranchée.

Or dans le discours que cette règle produit, la vérité est posée comme devant être cherchée dans les failles de l'énoncé; on lui suppose donc une cohérence rendant éventuellement possible la réfection de ces failles; mais cette possibilité n'est actualisable qu'en fonction des normes que suggère la présence d'une dimension de la vérité.

Le discours analytique rencontre donc inévitablement dans son instauration même la dimension de la vérité, en tant qu'il se définit comme soumis à la loi de solliciter de la vérité qu'elle énonce un "verdict" (un "dict" véritable); et le sens de l'association libre est de faire semblant de ne pas trop s'en soucier afin de laisser à cette vérité qui parle et dont on attend un verdict quelque chance qu'elle se manifeste.

Car ce discours de l'Inconscient qui peut dire oui et non en même temps de la même chose, préserve une vérité qu'il n'avoue pas, comme Freud le constate à propos du rêve de sa patiente fait pour lui donner tort; donc, si on le pousse, il peut se mettre à mentir à pleins tuyaux, avec les moyens qu'il a, à savoir : le rêve, en l'occurrence.

C'est que l'Inconscient est encore antérieur à tout ce qui peut être qualifié de sujet. Il se pose comme langage avant que le sujet ne soit supposé savoir quoi que ce soit; et il y a donc une antériorité logique du statut de la vérité sur tout sujet.

Dès lors cette dimension de la vérité est impossible à exclure; car si l'interprétation n'a pas ce rapport à ce qu'il n'y a pas moyen d'appeler autrement, on ne peut que l'abriter derrière ce qui réussit ou non, c'est-à-dire, amène du "matériel" : "Ca rebondit, le type a continué à déblatérer..." Mais c'est là très précisément ce qu'on appelle en psychanalyse; la "Suggestion". Si on élimine la dimension de la vérité, toute interprétation n'est que suggestion.

Il est certes compréhensible qu'on cherche à éviter de faire référence à cette dimension, dans la mesure où il est difficile de parler d'interprétation fausse. C'est pourquoi Glover, par exemple préfère parler d'interprétation "exacte ou inexacte", et admet la fécondité éventuelle de l'interprétation inexacte. Mais cela ne peut se soutenir que parce que inexact ne veut pas dire nécessairement faux, et parce que le non-pertinent ne tombe pas nécessairement à côté.

Et là il n'y a pas moyen de ne pas voir ressurgir une vérité qui se rebelle, et qui n'est justement pas le vrai en tant qu'opposé au faux dans le principe de bivalence, qui laisse toujours embarrassé quant au tiers exclu, mais ce que le discours analytique cherche à captiver. Le discours que nous avons commandé comme discours libre a en effet pour fonction de faire place à une interprétation toujours possible, même si elle n'a pas lieu, et qui ne tend à rien d'autre qu'à instituer un lieu de réserve où l'interprétation comme vérité viendra s'inscrire.

II - La demande, le désir et la vérité

Ce lieu est celui qu'occupe l'analyste. Je vous fais tout de suite remarquer que ce n'est pas là que le met le patient. D'où ma définition du transfert qui est sans doute spécifique, et qui voudrait cerner cette position d'être entre deux chaises où se trouve le psychanalyste. C'est en effet en tant qu'il est placé en cette position fausse d'être le sujet supposé savoir (ce qu'il sait très bien qu'il n'est pas) que le transfert fonctionne et que se produisent ces effets sur lesquels il a à intervenir, les rectifiant au nom de la vérité.

C'est bien en quoi le transfert est source de ce qu'on appelle résistance; car s'il est vrai que la vérité est placée dans le discours analytique ailleurs, là où est mis celui qui entend, la seule chose que sache celui qui entend, c'est qu'il est lui-même, comme sujet, dans le même rapport à la vérité que celui qui parle; ou, pour le dire plus simplement, l'analyste est obligatoirement, comme tout le monde, en difficulté avec on inconscient, et seule cette difficulté, la sienne propre, peut répondre dignement là où on attend l'interprétation.

Mais une difficulté, cela ne constitue pas un statut; et c'est pour cela qu'on fait tout pour camoufler ce qui est pourtant au fondement du discours analytique, à savoir qu'il ne s'agit pas d'être

plus ou moins à l'aise par rapport à cette difficulté, mais que la vérité en question se rapporte au désir, et qu'il n'est pas si simple de définir la vérité du désir, ou de la manier de la même façon que les logiciens peuvent le faire.

Il faut en effet partir de ceci que le désir est manque dans son essence même, et qu'il n'y a pas d'objet dont le désir ne satisfasse, même s'il y a des objets qui sont cause du désir. C'est pourquoi la sagesse se targue de le considérer comme folie, et par crainte de l'accident à l'heure de vérité, instaure toutes sortes de mesures diététiques à son endroit.

Seulement, l'accident est encore possible, car le problème est qu'il y a un moment où le désir est désirable : c'est, quand il s'agit de ce qui se passe pour l'exécution de l'acte sexuel. L'erreur considérable est en effet de croire que le désir s'insère comme une fonction dans le physiologique, et que l'Inconscient ne fait qu'y apporter le trouble. Il n'en est rien. Le désir peut parfaitement jouer sans être aucunement accompagné d'érection, laquelle est un phénomène qui se situe sur le chemin de la jouissance, mais auquel il est demandé de ne pas s'arrêter, pour que s'opère l'acte sexuel. Sans quoi, on ne voit pas pourquoi serait jeté sur cette jouissance auto-érotique une sorte de voile.

C'est que l'érection est questionnable au regard de l'acte sexuel comme acte, en tant que celui-ci se rapporte au désir, comme distinct de la jouissance. Si en effet on met l'opération indispensable à l'acte sexuel au registre du désir, et non à celui de la jouissance, on est condamné à ne rien comprendre à tout ce que l'on peut dire du désir de la femme qui est comme le désir masculin dans une certaine relation au manque symbolisé par le manque phallique, mais dont la jouissance est totalement hétérogène : s'il fallait en trouver un repère équivalent à celui qu'est pour l'homme l'érection, on pourrait sans doute se référer à ce que les jeunes-filles appellent entre elles "le coup de l'ascenseur".

C'est de ce décalage entre les jouissances qu'il faut repartir pour savoir comment se rapporte le désir, qui est ce dont il s'agit dans l'Inconscient, avec l'acte sexuel.

Le désir est ce qui produit comme sujet dans l'acte de la demande; et le désir n'est donc intéressé dans l'acte sexuel que pour

autant que s'en exprime la demande sur ce qui s'appelle le "marché" du commerce sexuel. Or c'est bien parce que, de la demande, et d'elle seule, surgit le désir, que le désir dans l'Inconscient est structuré comme un langage; ce qui nous permet de saisir tout de suite pourquoi il est de son essence de ne pas être satisfait.

Si en effet le désir surgit de la dimension de la demande, même si la demande est satisfaite sur le plan du besoin qui l'a suscitée, il est de la nature de la demande, parce qu'elle a été langagière, d'engendrer cette faille du désir qui vient de ce qu'elle est demande articulée; il y a quelque chose de déplacé qui rend l'objet de la demande impropre à satisfaire le désir, le sein, par exemple, n'étant que la métonymie de tout ce qui est perdu. Et c'est pour cela qu'il est juste de dire que le désir c'est le désir de l'Autre, puisque sa faille se produit au lieu de l'Autre d'où est adressée la demande, et que c'est aussi en ce lieu où le langage trouve sa place, que la vérité habite, en ce sens qu'il n'est nul part d'ab pour la vérité, sinon où a place le langage.

III - Le désir, c'est son interprétation

Mais alors que devient le désir par rapport à ce désir de l'Autre ? Pour vous le faire comprendre, j'ai essayé de construire un petit apologue que j'ai emprunté, pour des raisons bien essentielles, à l'art du vendeur.

Il s'agit en effet de faire désirer à quelqu'un un objet dont il n'a aucun besoin, pour le pousser à le demander. On lui dira, par exemple, qu'il va lui manquer et qu'un autre le prendra qui de ce fait aura barre sur lui, ou bien e ce sera là un signe extérieur tout à fait important, et ainsi de suite. En somme, c'est par le désir de l'Autre que tout objet est présent quand il s'agit de l'acheter.

L'acheter ? Lâcheté ! Vous êtes un lâche, Monsieur. Il s'agit bien en effet de lâcheté, mais c'est de toi-même qu'il s'agit. Tu le sais bien ailleurs, puisque le résultat principal de cette série de malversations (celles que la vie résume sous le signe du désir) sera de te pousser toujours plus loin dans le sens de te racheter; de te racheter de ta lâcheté.

Avant d'amener cette dimension de la lâcheté, bien sûr toujours

masquée dans l'intervention analytique, j'ai pris soin de rouvrir pour vous n'importe laquelle des observations de Freud, et je suis tombé sur l'Homme aux rats qui la rencontre tout de suite. Mais, comme pour la vérité plus haut, il est bien difficile d'en déterminer le lieu.

Le courage du sujet, c'est peut-être justement de jouer le jeu du désir de l'Autre, et de donner la prime à quelque chose qui est aussi bien peut-être la lâcheté de l'Autre qui l'achète. Car, en fin de compte, le problème est bien là quand il s'agit de la névrose, et pour vous le faire bien saisir, je pourrais ici ramener au premier plan ce que j'ai dit du désir de l'Autre, quand j'ai énoncé que "le désir, c'est son interprétation".

On pourrait objecter en disant que ce qui doit être en principe le plus conscient, c'est le désir. Mais si l'on parle de désir inconscient, c'est parce qu'il s'agit du désir de l'Autre, tel que je viens de l'évoquer par la métaphore de l'achat dont on ne sait pas sur qui il a prise.

Et si le désir est inconscient, c'est que dans le désir qui le supporte, on a fait sauter un chaînon, pour que le désir de l'Autre soit méconnaissable. Il y a là l'intervention d'une négation : ce n'est pas le non-désir qui est créé au niveau de l'inconscient, mais un "désire-pas", par rapport auquel le désir de l'Autre serait un "ire-pas" que l'interprétation verbaliserait assez bien en un "ire-passé"; y repasser.

Ce que ces jeux permettent de pointer, c'est que l'interprétation vient prendre la place de ce désir indestructible, en repassant par ce lieu où il est déjà articulé, sans pour cela que le désir interprété trouve là son issue. Nous comptons bien même qu'il ne l'aura pas et qu'il restera toujours et d'autant mieux un "désire-pas", ce qui nous laisse pour l'interprétation du désir les coudées assez franches.

IV - La signification de vérité du fantasme

Il conviendrait alors de se demander une dernière fois quel jeu nous jouons en interprétant les désirs inconscients des névrosés et ce que veut dire que le fantasme est support du désir.

Je reviens d'abord sur cette butée que les logiciens rencontrent et qui est ce décalage que j'ai souligné entre principe de non-contradiction et principe de bivalence. Dans Aristote, le problème se

pose à propos du contingent ou de ce qui va arriver, et qui n'est ni vrai ni faux, sans quoi il serait déjà arrivé. Mais la solution qu'il donne, mettre en question la bivalence, n'est pas ce qui est ici en cause.

Il est en revanche une autre solution, celle adoptée couramment par les logiciens, et qui, elle, est fausse; je veux parler de celle qui consiste à dire que ce qui est vrai ne saurait être l'articulation signifiante, mais ce qu'elle veut dire. En effet ce qui se déduit de toute instauration formelle ne saurait en aucun cas se fonder dans la signification référée. A cela deux raisons : Il est d'une part impossible de fixer aucune signification qui soit univoque; d'autre part, quels que soient les signifiants avancés pour épingler de vrai ou de faux un référent, il est toujours possible de l'impliquer dans une circonstance où la vérité la plus clairement énoncée au titre du contenu signifié sera fausse, voire trompeuse.

Aussi l'ordre qu'instaure dans les mathématiques la sage logique de la vérité n'est rendu possible qu'en ce que la fonction de vérité est attribuée à un groupement signifiant; ce qui fait dire à B. Russel qu'on ne saurait savoir en aucun cas de quoi on parle.

Mais cela n'est qu'un rappel, avant d'interroger une dernière fois ce qu'il en est du fantasme et de la fonction qu'il occupe.

Repartons du modèle : "Un enfant est battu" que je retraduis en fonction de ces deux caractéristiques : En tant que phrase, il est ce qui engendre le sujet comme barré. "Un enfant est battu" n'est donc rien d'autre que l'articulation signifiante Un enfant est battu. Mais aussi on peut lire dans le texte même de Freud qu'erre là-dessus une présence impossible à éliminer qui est ce qui s'appelle le regard. Ces deux caractéristiques donnent donc : $ ◊ a.

Il est de plus possible à partir de ce que j'ai avancé concernant l'aliénation de fixer son statut comme couplage d'une structure grammaticale corrélative d'un "Je ne pense pas" et d'une signification de vérité corrélative d'un "Je ne suis pas".

Enfin ce trait clinique qu'énonce Freud concernant le fantasme permet de définir son rôle dans l'ordre du désir névrotique. Le même fantasme, fait-il remarquer, se rencontre dans des structures névrotiques très différentes; et en outre ce fantasme reste

à une distance singulière de tout ce qui se débat dans les analyses en tant qu'il s'agit d'y traduire la vérité du symptôme. C'est une sorte de béquille, de corps étranger, qui a une fonction bien déterminée, celle de subvenir à la carence du désir pour autant que le désir est désirable quand il s'agit de l'acte sexuel.

Cette distance du fantasme par rapport à la zone où le désir se lie à la demande est un point fondamental car de sa méconnaissance résulte cette inflexion qui fait dépendre l'analyse du registre de la "frustration", alors que sa reconnaissance permet de distinguer la structure perverse de la structure névrotique.

Dès lors si le fantasme résiste à cette réduction qui consiste à vouloir l'insérer dans le discours de l'Inconscient, si par rapport à la phobie où le désir est prévenu, à l'hystérie où le désir est insatisfait, à l'obsession où le désir est impossible, il joue un rôle à part, c'est parce qu'il a une signification de vérité; ce qui veut dire la même chose que le fait d'affecter de la connotation de Vérité une proposition qui s'appellera dès lors axiome de la théorie. Le fantasme n'a aucun autre rôle que celui d'un axiome, chose qu'il faut prendre aussi littéralement que possible, en essayant de définir les lois de transformation qui lui assureront dans la déduction des énoncés du discours inconscient la place d'un axiome.

Et cette fonction qui est la seule possible permet de comprendre que dans l'économie névrotique l'arrangement du fantasme soit emprunté au champ de détermination de la jouissance perverse. La disjonction au champ de l'Autre entre le corps et la jouissance est en définitive ce qui engendre un sujet barré conjoint à un objet a, en tant qu'il est cette partie du corps où la jouissance peut se réfugier. Et nous ne serons pas surpris que le névrosé trouve dans cet arrangement un support fait pour parer à la carence de son désir dans le champ de l'acte sexuel.

Conclusion

Je vous recommanderai à ce propos la lecture dans Havelock Ellis du cas célèbre de Florie. Il n'y a pas une ligne dans cette observation célèbre qui ne témoigne de la lâcheté du professeur.

D'après les repères que je vous ai donné ce cas vous apparaitra sans aucun doute comme une névrose. Affectée qu'elle est de

fantasmes de flagellation Florie arrive une fois à franchir l'interdit qu'ils représentent pour elle. Mais ce franchissement garde le sens ambigu qui en fait un passage à l'acte, et pour nous qui lisons : un acting-out, car il ne saurait arriver au névrosé quelque chose qui serait pour lui l'équivalent de la jouissance perverse. Et c'est le point où les carences absolument manifestes de cette observation sont le plus visibles, quand Florie confesse, par exemple, que ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle fait entrer dans ses fantasmes une personne réelle, quelqu'un qu'elle admire et qu'elle vénère, et que H. Ellis écrit : de qui il s'agit, je ne lui ai pas demandé, alors que c'est bien entendu de lui qu'il s'agit, roulé dans la farine de bout en bout par sa patiente.

Cela quand même est bien de nature à vous montrer toutes les difficultés que j'ai voulu mettre en relief aujourd'hui concernant l'appréciation du fantasme. L'on pourrait dire du fantasme tel que nous l'imaginons nous autres, pauvres névrosés, que de la fonction qu'il occupe chez le pervers à la fonction qui est la sienne dans le registre névrotique, il y a exactement la distance de la chambre à coucher au cabinet de toilette.

Si vous voulez des précisions : la phobie ça peut se passer dans l'armoire à vêtement, dans le couloir, dans la cuisine; l'hystérie ça se passe dans le parloir, celui des couvents des nonnes bien entendu; l'obsession, dans les chiottes.

Mais il y a une chambre à coucher où il ne se passe rien, où l'acte sexuel est à proprement parler forclos, mais où une autre sorte d'acte est censé avoir lieu, je veux parler de "l'acte psychanalytique", titre de mon séminaire de l'année prochaine.

Jacques NASSIF

"LE MOISE DE MICHEL-ANGE" de FREUD

Exposé au Cartel sur l'"Altérité Juive"
du 18 Novembre 1967

Nicole LEVY

Notre réunion d'aujourd'hui est consacrée à l'étude de deux oeuvres de FREUD sur MOISE : "Moïse de Michel-Ange", et "Moïse et le Monothéisme". La fascination et l'intérêt de Freud pour Moïse se sont étendus sur une très longue période de sa vie. C'est lors de sa première visite à Rome en 1901, qu'il alla voir la sculpture de Michel-Ange; il n'en rédigea un court essai qu'en 1912, "avec - dit JONES - des alternatives de foi et de doute qui lui font abandonner son travail pendant plusieurs mois"; cette étude ne paraît que deux ans plus tard, anonymement, et c'est seulement en 1938, à la fin de sa vie, qu'il fait éditer son deuxième ouvrage consacré au prophète. Il lui fallut, comme note Marthe ROBERT, plus "d'un quart de siècle pour en finir avec Moïse".

Il fallut également près de 40 ans à Michel-Ange pour mener à bien son projet d'édifier un tombeau au Pape Jules II, tombeau du reste inachevé, et érigé après la mort du Pape, où figurent des statues de Captifs, celles de Lia et Rachel - les deux Mères -, et le fameux Moïse.

Quant à nous, il ne nous a pas fallu 40 ans, mais par un effet du hasard peut-être, dans lequel j'aimerais voir comme un symbole, un certain temps nous a aussi été nécessaire avant de parler de Moïse, temps marqué par l'interruption des vacances; cette sorte de coupure ressemblerait à une charnière, puisque cette séance est la dernière de l'an passé, et en même temps, la première de notre nouvelle année de travail.

"Le Moïse de Michel-Ange"

Tous les commentateurs de Freud se sont longuement interrogés sur le pourquoi de la parution anonyme de l'essai.

On sait que Freud a divulgué ce texte en 1914, et n'a levé l'anonymat que 12 ans après, au moment de la publication de la

première édition de ses Gesammelte Werke.

On peut penser que ce Moïse n'avait sa place que dans l'ensemble de l'Oeuvre de Freud, qu'il ne lui reconnaissait pas une place d'oeuvre isolée, de même que dans son interprétation de la statue de Michel-Ange, Freud insiste sur le fait que Moïse devait faire partie d'un ensemble, de l'ensemble du tombeau :

'cela rend inadmissible l'idée que son aspect puisse mettre le spectateur dans l'attente de le voir se lever, se précipiter et de son propre mouvement donner l'alarme (...) Cela serait du plus mauvais effet que justement l'une des statues puisse donner l'illusion de quitter sa place et ses compagnes, c'est-à-dire de se soustraire à son rôle dans la structure du monument (...) Ainsi donc, il ne faut pas que ce Moïse veuille s'élancer, il faut qu'il puisse demeurer dans une tranquillité sublime comme les autres statues, comme celle prévue (mais non exécutée par Michel-Ange) du Pape lui-même".

En lisant cet extrait, j'ai appuyé sur les termes employés par Freud, qui semblent importants : Freud ressent comme inadmissible, non pas tant que Moïse se laisse aller à une colère, mais que pour ce faire, il se soustraie à sa place, son rôle, dans une structure donnée, et Freud insiste par deux fois sur cette nécessité, cette référence à la Loi "il ne faut pas... il faut...".

Il ne faut pas que les Tables se brisent, il faut que Moïse les maintienne, les tienne en main :

"Moïse ne rejettera pas les Tables pour les briser sur la pierre, car c'est à cause d'elles qu'il a dominé son courroux, c'est pour les sauver qu'il a vaincu son emportement passionné. Alors qu'il s'abandonnait à son indignation il fallait qu'il négligeât les Tables, qu'il retirât la main qui les tenait. Elles se mirent à glisser, en danger de se briser. Cela le rappela à lui. Il pensa à sa mission, et, à cause d'elle, renonça à satisfaire sa passion. (...) Michel Ange introduit dans la figure de Moïse quelque chose de neuf, de surhumain (...) vaincre sa propre passion au nom d'une mission et d'une destinée auxquelles on s'est voué".

Freud, à travers Michel-Ange, fait de Moïse non un être humain, mais au contraire un surhomme, peut-être pourrait-

on dire un "Signor", un "Herr", que LACAN traduit par un "maître absolu".

Je me suis posé la question de savoir si le refus de Freud, refus conscient, de signer d'abord cette oeuvre consacrée à Moïse, n'était pas un peu semblable à ce qui s'était passé pour lui, dans l'oubli, inconscient, du nom de SIGNORELLI.

"Signorelli" s'est imposé à moi par deux voies.

En m'intéressant à Michel-Ange, j'ai appris qu'il avait eu, entre autres, Signorelli pour maître, et qu'il avait beaucoup admiré ses fresques à Orvieto :

"ces fresques, écrit Elie FAURE, imprimèrent dans le souvenir du jeune homme comme des entailles d'épée. C'étaient les premiers nus anatomiques, faits de passion et de savoir".

Je voudrais juste ouvrir une parenthèse à propos de cette image "entailles d'épée". Cela m'a amusée de retrouver cette même tournure dans deux textes de LACAN :

Dans "La Psychanalyse et son Enseignement", LACAN écrit :

"On se souvient de cette pointe brisée de l'épée de la mémoire : le signor du nom de Signorelli, pour Freud impossible à évoquer en tant qu'auteur de la fresque célèbre de l'Antéchrist dans la cathédrale d'Orvieto".

Dans l'"Introduction au Commentaire de Jean Hyppolite", on lit:

"Freud avait littéralement abandonné en son partenaire - (le confrère compagnon de voyage) - retranché donc de soi, la moitié brisée de l'épée de la parole".

Ce rapprochement est peut-être forcé, et peut-être ne mène-t-il à rien ? Ce qui nous éclairera davantage pour la suite, c'est ce que LACAN indique à la fin de son propos : la perturbation de Freud liée à la relation de l'homme et du médecin à la mort, à "la maîtrise de la mort", ou "la mort assumée", dit Lacan.

Je laisserai ceci momentanément en suspens.

Un autre cheminement mène également à "Signorelli". J'ai été frappée par le nombre de références littéraires qu'accumule Freud dans son essai, et surtout par leur mise en page :

Après avoir plusieurs fois revu cette statue, Freud se plonge dans la lecture de tout ce qui a été écrit sur ce sujet : dans un premier chapitre, il déroule toutes ces références, à la manière d'un débat talmudique :

"Grimm dit que la main droite saisit la barbe - de même Lübke, boulversé il saisit de la main droite... - Justi trouve que les doigts de la main droite jouent avec la barbe - Thode parle de la tranquille et ferme position de la main droite - Pour Steinmann, Moïse dit à son peuple un dernier adieu - Burkhard pense que Moïse est représenté au moment où il s'aperçoit de l'adoration du Veau d'Or - Springer se rallie à cette manière de voir - " etc. etc. etc.

A travers toutes ces superpositions de commentaires, Freud cherche sa lumière, sa propre interprétation. Il signale à plusieurs reprises dans ces pages, combien les petits détails sont importants :

"détails caractéristiques qu'on omit souvent de remarquer, tout dominé et paralysé que l'on était par le grand effet d'ensemble".

Freud termine ce premier chapitre en écrivant :

"quant à moi, je ne trouve rien à redire à l'explication de Thode, mais il m'y semble manquer quelque chose. Peut-être le besoin se fait-il sentir d'un lien plus intime entre l'état d'âme du héros et le contraste entre "un calme apparent et un émoi intérieur exprimé par son attitude".

On pourrait alors penser que le deuxième chapitre commencerait par une discussion par Freud lui-même. Il n'en est rien encore ! Freud se réfère à nouveau à un autre connaisseur d'art, ceci après en avoir cité précédemment plus d'une quinzaine. Il fallait donc que celui-ci soit important !

Le deuxième chapitre commence ainsi :

"Longtemps avant que j'aie pu entendre parler de psychanalyse, j'avais entendu dire qu'un connaisseur d'art, Yvan Lermolieff,

dont les premiers essais furent publiés en langue allemande de 1874 à 1876 avait opéré une révolution dans les musées d'Europe. (...) Il enseignait comment distinguer avec certitude des copies d'originaux, en relevant la signification caractéristique de détails secondaires".

Ce qui suit semble être une clé :

"j'appris ensuite que sous ce pseudonyme russe se dissimulait un médecin italien nommé Morelli. Il mourut en 1891, sénateur du Royaume d'Italie. Je crois sa méthode apparentée de très près à la technique médicale de la psychanalyse. Elle aussi a coutume de deviner par des traits dédaignés ou inobservés, par le rebut de l'observation, les choses secrètes et cachées".

Après cette brève introduction au deuxième chapitre, Freud aborde enfin sa propre interprétation, à partir de l'attitude de la main droite, et de la position des Tables.

MORELLI... Ce nom rappelle de façon prégnante ceux de Boticelli, de Signorelli, noms qui ont permis à Freud un accès à l'Inconscient.

Bien sur, ce médecin étant italien, il n'était peut-être pas extraordinaire que son nom se termine aussi en "elli" et même en "orelli"... Comme le note Freud à la fin de son essai :

"qu'en serait-il si nous faisions fausse route ? Si nous avions relevé comme importants et significatifs des détails indifférents à l'artiste ?".

La question restant en suspens, nous avons nous aussi liberté de tout supposer. Je suis quant à moi très frappée de l'importance qu'a Morelli dans le texte de Freud :

Après avoir écrit à la fin de son premier chapitre que quelque chose manque encore, il parle aussitôt de ce connaisseur d'art; mais il ne s'agit pas d'une référence comme les autres : on pourrait presque dire que Freud introduit ici la figure de Morelli, la personne de ce Morelli, car c'est le seul écrivain cité dont il nous donne quelques précisions biographiques.

Et c'est à ce niveau que des parallèles avec Freud semblent

pouvoir être tirés :

Les premiers essais de Morelli furent publiés, dit Freud, de 1874 à 1876; la première publication scientifique de Freud date de 1877. Freud signale que Morelli avait un pseudonyme, dont nous pouvons supposer qu'il signa ses premières oeuvres datant de cette époque; Freud, en 1878, change son prénom de Sigismund en Sigmund, donc à peu près au même moment que Morelli. Freud précise ensuite qu'il s'agissait d'un médecin qui avait opéré une révolution dans les musées d'Europe, - comme Freud dans les milieux médicaux -, et dont la méthode s'apparentait à la sienne. Mais une dernière notation de Freud ouvre peut-être encore une autre voie : il précise la date du décès de Morelli, en 1891; son propre père meurt en 1896...

Ce Morelli est peut-être un piège à identifications, puisqu'à présent, nous en arrivons à constater non seulement des points communs avec Freud, mais encore avec son père !

La mise en place, ou en page, de Morelli se situe comme charnière entre le premier chapitre, que Freud consacre à l'information, et le suivant, celui de l'élaboration; charnière, ou plutôt pivot, de même que la mort du père de Freud avait provoqué un tournant dans sa vie, et la Traumdeutung.

Revenons au point de départ, le texte paru sans nom d'auteur.

Est-ce jouer des mots que de se demander si le nom absent, le nom manquant, est celui de Freud, auteur de l'essai, ou bien, pour Freud, le nom de son auteur, le nom de l'auteur de Freud, c'est-à-dire le nom de son père ?

Il était peut-être encore trop tôt pour Freud d'assumer cette mort, et ne sait-il encore comment se situer lui-même, ni qui il est devant cette statue de Moïse qu'il ressent comme si énigmatique. Devant cette statue, il éprouve une vacillation : il ne sait si c'est lui qui regarde Moïse, ou si c'est Moïse qui le regarde, lui, prisonnier d'un mystère et d'une énigme qu'il veut déchiffrer, percer. Pourquoi ?

Dans son introduction, Freud s'exprime à plusieurs reprises sur la nécessité qu'il ressent à comprendre par où les oeuvres d'art qui l'émeuvent, qui l'empoignent, produisent de l'effet. Il écrit :

"lorsque je ne puis en faire ainsi, par exemple pour la musique, je suis presque incapable d'en jouir".

Et c'est à la quête de cette jouissance que part Freud :

"une telle oeuvre d'art peut donc exiger une interprétation; seulement après l'accomplissement de celle-ci pourrai-je sans doute savoir pourquoi j'ai été la proie d'une émotion si puissante. J'ai même l'espoir que cette impression ne sera pas affaiblie après une analyse de ce genre".

Je voudrais encore citer un passage où Freud exprime ce qu'il ressentit devant le Moïse, extrait où justement est marqué le passage qui se fit pour Freud de l'image du père, au symbole du père :

"Je me souviens de ma déception lorsque, dans mes premières visites à Saint-Pierre-es-Liens, j'allais m'asseoir devant la statue dans l'attente de la voir se lever brusquement sur son pied dressé, jeter les Tables et déverser toute sa colère. Rien de cela n'arriva. La pierre se raidit au contraire de plus en plus, une sainte et presque écrasante immobilité en émana et j'éprouvai la sensation que là se trouve représenté quelque chose d'à jamais immuable, que ce Moïse resterait ainsi éternellement assis et irrité".

On est loin de certains commentateurs, de BAKAN notamment, qui écrit que "la crainte de Freud s'efforce de créer une contre image".

Ce passage de l'imaginaire au symbolique peut être perçu par ce que dit Freud lui-même, et une certaine analyse grammaticale de sa phrase :

"quelques unes des plus grandioses et des plus imposantes oeuvres d'art restent obscures à notre entendement. On les admire, on se sent dominé par elles, mais on ne saurait dire ce qu'elles représentent. (...) Cependant pourquoi qualifiai-je cette statue d'énigmatique ? Aucun doute n'est permis : c'est bien Moïse qu'elle représente, le législateur des Juifs, tenant les Tables de la Loi. Voilà qui est certain, mais rien au delà".

Dans un extrait lu précédemment, que j'ai voulu voir comme marquant un passage, Freud écrit "Là, se trouve représenté quelque chose d'à jamais immuable".

Il ne s'agit plus pour lui de savoir ce que l'oeuvre d'art représente, ce que la statue de Moïse représente, le sujet de la phrase n'est plus l'oeuvre, ou la statue, mais le "quelque chose".

Et ce "quelque chose" a comme base un tombeau, le tombeau d'un Pape.

TRAVAUX

DANS L'ECOLE FREUDIENNE

MARDIS DE L'ECOLE FREUDIENNE

- Le 12 Décembre 1967

FREUD ET LA PULSION DE MORT

La genèse du concept de pulsion de mort est éclaircie par la biographie de Freud. En 1919 il avait composé une première rédaction de l'Au-delà du principe de plaisir sans qu'il soit fait mention d'une théorie sur le retour de toutes choses à l'inorganique. Le terme de pulsion de mort apparaît pour la première fois dans une lettre à Eitingon quelques semaines après la mort de la fille de Freud. Mort ressentie comme "atteinte narcissique grave". Ce qui serait donc en cause dans la pulsion de mort, ce ne serait pas la crainte ou le désir de sa propre mort, mais ceux de la mort de l'autre, de l'autre venant à manquer.

Ceci peut apporter quelque lumière sur la relation de Freud à ses disciples, à ceux qui vinrent à lui manquer, Jung en particulier. Pas plus qu'il n'a pu théoriser la pulsion de mort, comme manque de l'autre qui atteint le narcissisme, il n'a pu pousser très loin l'analyse de son identification à ses successeurs et en particulier à Jung, qu'il avait considéré comme son héritier.

F. ROUSTANG

Cette conférence sera publiée ultérieurement

- Le 9 Janvier 1968

LE MOT ET L'ANALYSE

1ère partie

J'ai été frappée, au cours de certaines cures, psychothérapies assises, ou analyses tout-à-fait orthodoxes, de ce qu'une intervention de ma part, portant sur un seul mot, ait déterminé un tournant dans le déroulement de la cure.

Dans certains cas, il ne s'est agi que de la guérison d'un symptôme, ce qui, en soi, je l'admets, n'a guère de valeur; mais à ce propos, j'ai cherché à comprendre quel mécanisme avait pu présider à cette transformation.

Dans d'autres cas, cette intervention a transformé le cours même de l'analyse, amenant un matériel onirique qui, jusqu'alors, faisait défaut, ou que je n'avais pas su utiliser.

Les cas que je me propose d'exposer concernent :

1°) Une femme de structure hystérique
2°) 2 cas d'obsédés

1°) - Mme G... 27 ans - Mariée depuis 10 ans, est la mère d'une petite fille, en psychothérapie à l'Hôpital où il m'a été demandé de m'occuper de la mère.

A la 1ère séance, Mme G... aborde ses problèmes de la façon suivante :

"Je suis anormalement jalouse, à un degré incroyable. Même en voiture, si mon mari regarde une femme, je ne dis rien, mais j'ai une crispation dans le ventre, comme s'il allait m'arriver quelque chose de brutal, comme si quelque chose allait me tomber sur la tête.
Ça, c'est le problème n° 1
Et, ma fille, c'est le souci, c'est aussi le problème n° 1"

A la 4ème séance Mme G... m'apporte le rêve suivant :

Rêve : "Je rêvais que mon mari me trompait - Je venais lui arracher cette femme des bras, c'était ma meilleure amie... Dans ce rêve, je les vois dans les bras l'un de l'autre, et je ne peux pas les desserrer l'un de l'autre" -

Je lui pose alors une question concernant sa soeur de 10 ans plus jeune qu'elle, lui demandant quel souvenir elle a gardé de l'allaitement de cette petite soeur, m'attachant au fait, souligné par Françoise DOLTO, que les bras peuvent être l'image des seins.

Voici sa réponse :

"Une fois, au cours de l'allaitement de ma soeur, j'ai fait une telle crise de jalousie, que j'ai pris le sein de ma mère, et j'ai bu du lait.
Quand Maman l'a sevrée, j'ai bu du lait, et elle enchaîne : J'ai d'ailleurs toujours été jalouse"

J'interprète, en lui disant que l'image de sa meilleure amie dans les bras de son mari, est une reviviscence de l'image de sa mère donnant le sein à sa petite soeur =

- son mari est l'image de sa mère
- son amie est l'image de sa petite soeur prenant le sein dans les bras de sa mère

Ce que je ne dis pas, c'est que cette image est sans nul doute, la reviviscence hallucinatoire de son propre allaitement.

A la suite de son rêve, Mme G... ajoutait :

"Dans mon rêve, je ressens un vide terrible - C'est ce trou que je ressens quand je vois, dans mon rêve, une femme dans les bras de mon mari.
Pourtant, ma mère, avec laquelle je ne m'entends pas du tout, tout ce qui la touche, me touche"

Mme G... a été élevée par sa grand-mère maternelle, la mère s'occupant très peu de ses enfants, ayant des liaisons successives - c'est une femme qui boit, et se dispute continuellement avec son mari, comme avec sa mère.

Mme G... me parle des rapports de sa mère et de sa grand-mère, s'adorant et se disputant continuellement :

"Elles étaient formidablement liées dit-elle, et, elles se disputaient"

Donc, mère encore pratiquement au sein de sa propre mère (elle boit), courant les hommes, je pense : des seins à téter.

La scène du rêve de Mme G... est donc aussi la revivis-cence de l'image de sa mère dans les bras de sa grand-mère, c'est-à-dire, le Père ou les amants.

Séance suivante donc la 5ème :

"Tout va bien me dit-elle... je ne sais pas ce qui se passe, mais je ne surveille plus mon mari, il en est tout décontenancé".

6ème séance :

"Ca va très bien - je ne suis plus jalouse - je ne comprends pas" -
- Elle part en vacances -

1ère séance après les vacances :
" Vacances excellentes
Ce qui est incroyable, c'est que je ne suis absolument plus jalouse"

2°) Le 2ème cas concerne Mme X

C'est une femme de 30 ans, en analyse depuis 1 an I/2 - obsessionnelle - séances pleines de longs silences - voix monocorde.

"Je suis enfermée dans ma tour d'ivoire, je ne peux communiquer, je suis prise de panique devant les gens, en particulier devant les hommes, me dit-elle à sa Ière séance".

La cure se déroule suivant un schéma classique jusqu'au jour

où elle m'apporte le rêve suivant :

Rêve : "Ma soeur était morte
J'étais catastrophée, j'avais un espèce de vide, de creux...
Je voyais mon corps comme une momie... Je pense que j'étais avec ma mère dans cet endroit".

J'interviens pour dire :

MO	MI
MI	MAURICE
MI	MONETTE

Son prénom est en effet : Monette
Le prénom de son Père : Maurice

Elle enchaîne aussitôt :

"Les couples mariés autour de moi, sont tous en train de craquer
Tout le monde s'insupporte, ça va très mal - Mon propre couple ne va pas mieux que les autres, loin de là".

A la 3ème séance, suivant mon intervention, Mme X arrive très agressive, me notifiant qu'elle doit partir en vacances, qu'elle ne peut en changer la date (ce qui d'ailleurs était convenu auparavant) - Qu'elle doit se préoccuper de faire ce qu'elle veut faire, et elle ajoute :

"J'ai fait un rêve très pénible"

Rêve : "Je couchais avec mon Père, très pénible impression
Mon Père me regardait d'un drôle d'air. Une espèce d'onde est passée entre lui et moi - C'était très lourd, très pesant
Je savais que j'allais coucher avec lui
Il m'a attirée sur le lit, un drap nous séparait
Il tenait un morceau de drap entre lui et moi, pour qu'on ne se voie pas
J'étais très consentante
On a fait l'amour"

Elle revient le surlendemain et commence sa séance en appuyant sur le fait que, depuis qu'elle a parlé du rêve de son

Père, elle a trouvé une certaine cohérence, et elle ajoute :

"Les choses se tiennent autour de moi; hier, je me suis sentie bien dans ma peau - sensation incomparable -"

- Puis, ce sont les vacances -

A son retour, elle me dit :

"Je suis si bien que je me demande pourquoi je viens
Me sentir bien dans ma peau, c'est extraordinaire
J'ai un esprit de liberté : Evènement nouveau, je donne des rendez-vous à des amis dans des cafés, je sors dans des groupes d'amis, toutes choses que je n'aurais jamais pu faire auparavant - j'aurais été trop honteuse".

Séance suivante :

"Je travaille mieux,"
"Je suis, comme sortie d'un carcan"
" Une chose que je découvre aussi : c'est le Présent".
" Ce qui comptait pour moi, c'était le Passé ou bien l'Avenir. Maintenant, je suis satisfaite du présent simultanément, tout de suite".

Sans entrer dans les détails de ces 2 cas, je noterai simplement, qu'en ce qui concerne la 1ère patiente, patiente de caractère hystérique, mon interprétation a porté sur une image visuelle (image de l'amie dans les bras de son mari).
En ce qui concerne la deuxième patiente, mon intervention a joué sur un mot : momie : sur une représentation verbale, qui a, en quelque sorte, libéré l'image oedipienne enfermée "dans sa tour d'ivoire" suivant l'expression même de cette patiente.

3°) Le cas que je vais maintenant aborder est celui d'une très grave névrose obsessionnelle doublée d'une grande hystérie, qui a subi il y a 1 an 17 électro-chocs. Elle est toujours suivie par son psychiâtre qui ne lui prescrit pas moins de 21 comprimés par jour dont je n'ai retenu que 3 valium 10.

J'avais tenté avant ce traitement un début de psychothérapie, qui avait été interrompue en raison de la violence de ses manifestations. C'est en sortant de la clinique qu'elle a abordé

son analyse.
Disons qu'elle s'appelle Madame Walther.

C'est une femme de 40 ans, dont les rites obsessionnels sont ceux que nous connaissons bien, je n'y insisterai pas - Notons cependant qu'ils sont considérables - Elle est mariée depuis 9 ans - Elle a un enfant qu'elle n'a pu tolérer et qui est élevé par ses grands parents maternels.

Je considère cette femme comme une psychotique - disons, para-psychotique, et c'est assise, à l'aide de modelages que se poursuit sa psychothérapie (suivant la méthode de Dolto).

Il est difficile d'enrayer le flot de paroles, de plaintes, de récriminations concernant le mari, le Père, la femme de ménage (jamais la mère) - et je dois observer une attitude intransigeante, m'efforçant d'exiger qu'elle exécute son modelage et qu'elle ne parle que de la représentation faite de ses mains - Mais, elle fuit, se dérobe, pleure, et je garde un silence absolu.
La plupart des modelages qu'elle exécute sont de longs tuyaux, des phallus, des étrons.

Lors d'une séance, elle exécute encore une fois une forme allongée, et tout en pleurant s'écrie :

"Oh ! Je voudrais changer d'air".

Je réponds aussitôt :

Oui, vous voudriez changer d'air, mais vous n'en avez pas souvent changé, car alors que vous êtes Madame Walther vous êtes encore et toujours Mademoiselle Walther-Lemaur (Walther-Lemaur sont le prénom et le nom de son Père).

Elle ajoute alors :

C'est vrai, puisque mon père voulait absolument que nous nous appelions Mr et Mme Walther-Lemaur.
Ah ! Ça non, ajoute-t-elle, je ne l'ai pas voulu - j'ai refusé.

La séance suivante, elle arrive très en retard, furieuse.
Elle ne dit pas un mot et fait une boule avec sa pâte à modeler :

"C'est ma boule d'angoisse"
et elle donne un coup de poing sur cette boule qu'elle excave.
Ça, c'est moi, ce trou - C'est comme ça que je me ressens :
Ce trou, qui va de la base du cou jusqu'au bas du ventre, tout entouré de dents.

Séance suivante :

Au comble de l'exaspération, trémulante furie à peine contenue - Mme W. arrive avec 15 minutes de retard. Met 15 à 20 minutes pour faire son modelage, sans dire un mot, en tapant sur la pâte - sans me regarder :

"Je ne veux pas vous voir". Et elle ne regarde que son modelage.

Son modelage est d'abord un très long cordon qu'elle noue 3 fois et dont les unit les 2 extrémités pour en faire à peu près une sphère.
Elle prend ensuite un volumineux morceau de pâte dont elle n'a jamais voulu se servir jusqu'alors car la couleur rougeâtre lui paraissait intouchable. (Elle se sert toujours de pâte grise).
Elle fabrique des morceaux carrés sur lesquels elle frappe pour les aplatir. Elle fait ainsi 4 parois épaisses qui entourent complètement, en carré, la sphère initiale, puis, un 5ème carré est posé en toit :

Ce sont, dit-elle, des parois de marbre, c'est dur, tout glisse dessus. Il n'y a pas un hiatus, c'est impénétrable.

Puis, dans un mouvement de rage, elle exécute un petit objet allongé, très mou, avec lequel elle s'attaque aux parois, et cet objet s'écrase complètement en se tordant.

C'est la clé dit-elle en l'écrasant sur la paroi - et elle ajoute : La clé est perdue.

Aussitôt de ses mains, elle déchiquète littéralement toutes les parois, en d'infinis morceaux, tapant dessus de toutes ses forces :

"Je vais arriver à briser votre bureau, s'exclame-t-elle".

Apparaît alors la sphère, et elle dit :

C'est un accouplement
C'est moi, c'est un cordon.

Je dis lentement :

La clé est Père dû
vous êtes un corps don.

- Ah oui ! J'ai toujours désiré faire don de mon corps, j'ai bien trop peur d'être seule dans la tombe, répond-elle aussitôt - je ne veux pas être enterrée vivante.

Ce cordon, c'est en effet, le don de son corps au Père, mais c'est aussi, sûrement le cordon ombilical.

Ce trou denté du ventre, qu'elle avait représenté dans sa précédente séance, était, je pense, la représentation de sa propre naissance ombilicale, donc intestinale, et en même temps son fantasme de réengloutissement intestinal par la mère, refuge, certes terrifiant, mais destiné à neutraliser l'image oedipienne encore plus tolérable. Donc, oscillation permanente de la situation trinitaire à la situation duelle, la culpabilité oedipienne est telle, qu'il y a constante régression vers la situation duelle.

L'intervention de l analyste semble libérer cette situation duelle par authentification de l'Oedipe.
J'expliquerai ce propos plus loin.

Dans cette séance, Mme W. manifeste pour la Ière fois une agressivité directe, jusqu'alors toujours réprimée.

- Séance suivante, donc 3ème séance après le "changer d'air" Mme W. encore agressive, se représente elle-même en chardon qui pique de toutes parts.
Puis à la fin de la séance, en rose : "la plus belle fleur du jardin, mais ajoute-t-elle il y a encore des épines ".

Séance suivante

Mme W. arrive à l'heure, souriante, détendue, c'est à peine croyable. "J'ai deux rêves à vous raconter", me dit-elle.

Ce sont les 1ers rêves apportés depuis son séjour à la clinique.

1er Rêve : "J'étais avec mon père et ma mère
Je marchais derrière
Je sentais qu'ils me regardaient, qu'ils étaient nerveux, qu'ils m'épiaient.
J'étais perdue - je regardais par terre -
Puis on était sur les Champs-Elysées, on arrivait, j'arrivais à l'Arc-de-Triomphe, mais sur un côté il y avait un mur".

Elle me regarde, et me dit en souriant :

"L'Arc-de-Triomphe, est-ce ma guérison ?"

2ème Rêve: "Je me réveille et me dis : "Dans la chambre à côté, mes parents ne sont pas tous les deux dans le lit.
Est-ce Papa seul ?
Est-ce Maman ?
Je me réveille désemparée".

Ici encore, le surgissement d'un mot, qui, en même temps est une lettre, une syllabe : air - aire - ère - ert - her - m'a permis, dans une reprise verbale, d'aborder l'Oedipe.

Ce qui est assez saisissant, c'est que dans son modelage, la clé était cassée, véritablement écrabouillée, mais nullement perdue, puisqu'elle était là, présenté. sous forme d'un petit tas tordu.

Or, c'est "clé perdue" le sésame qui fit s'écrouler la muraille.

J'ajouterai, que dans l'histoire familiale, le Père est le Héros, le Her o - C'est le héros engagé avant l'âge, dans la guerre de 14, pour prouver à sa mère divorcée, qu'il était "un homme".

Porté tué officiellement pendant 3 mois, sauvé par les Allemands qu'il haïssait, très grièvement blessé.
Il refuse, à la fin de la guerre, sa pension de mutilé, pour pouvoir partir à la guerre suivante...

Ce héros, se devait de cacher son héroïsme
Son bureau, où étaient accrochés tous ses trophés de guerre, toutes ses décorations, était toujours fermé à clé.

Sa fille ne pouvait entrer dans ce bureau (sans doute représentation de la mère du héros) que sur rendez-vous - et pour aborder les graves problèmes concernant ses études.

Cette fille, notre patiente, son Père l'a prénommée France.
N'était-il pas marié avec la France ?

Notons que le prénom de sa femme est Germaine (Il a toujours mangé du Boche...).

Il voulait une fille parfaite.
Rien de ce qu'elle faisait ne pouvait le satisfaire.
Elle se sentait, dit-elle sans cesse, une ratée aux yeux de son Père.

L'Arc-de-Triomphe, c'est donc aussi l'image du Père dans l'Histoire familiale - arc-de-triomphe encore barré par un pan de mur -

Voilà décrits les 3 premiers cas, dont je voulais parler.

Si j'ai fait état, au début de ce travail, d'un cas de structure hystérique, c'est pour mettre l'accent sur l'opposition formelle entre l'approche que j'ai pu faire, d'un rêve d'hystérique et d'un rêve d'obsédée - quant au bénéfice de l'interprétation.

Chez notre patiente hystérique, l'interprétation a porté directement sur une représentation visuelle que je n'ai eu qu'à rapprocher d'une représentation visuelle antérieure.

Chez nos patients obsédés, qui feront maintenant l'objet de notre étude, mon intervention a porté exclusivement sur une représentation verbale.

2ème partie

a) J'ai essayé de comprendre, à propos de ces interventions au niveau littéral des représentations verbales, quel était le mécanisme qui présidait à ce tournant dans le déroulement de la cure.

Chez tous les patients, sans exception, la révélation oedipienne est suivie de 2 ou 3 séances où l'agressivité se manifeste sans détour.

C'est à la 3ème ou 4ème séance qui suit l'intervention que la scène primitive apparaît : scène d'abord camouflée mais qui s'étale bientôt au grand jour.

- Au cours du rêve de Mme X. :

Il y a d'abord le drap qui lui masque son Père, puis le drap tombe, et disparaît.

- Dans le cas de Mme Walther, c'est un véritable assaut de la forteresse qu'elle va livrer :

> Pendant 2 séances, sa lutte est là, menaçante.
> - va-t-elle détruire la muraille ?
> - va-t-elle se réengloutir dans le ventre maternel pour ne pas se trouver face à face devant la scène primitive, là où le regard n'est plus masqué par le rempart maternel, là où il n'y a plus cécité oedipienne.

La reprise de la représentation verbale par l'analyste, met en quelque sorte cette représentation "devant les yeux" du patient.

Elle joue sur la cécité oedipienne, et je pense que, de ce fait, il y a un remaniement de l'investissement.

Elle libère ainsi les affects concernants le désir du Père, affects, qui dès lors, retrouvent toute leur intensité, ce qui lui permet de cheminer vers la représentation visuelle.

Ces affects, pour parvenir à leur fin, à savoir, l'accès à la scène primitive, ont toute la force nécessaire pour laisser libre cours aux manifestations agressives.

Toutes les défenses élevées autour du désir de mort de la mère, s'écroulent, devant la poussée et la puissance des affects concernant le Père.

- les murs s'écroulent
- il y a accès à la vue de la scène primitive

La représentation verbale est une représentation préconsciente : mon intervention concerne exclusivement le lien d'amour, le lien positif, à savoir le désir du père.

C'est un dévoilement dans le sens littéral "enlever le voile" - c'est dire qu'il permet au regard d'atteindre la scène primitive -

"Dès lors, le noyau obsessionnel débouche sur le noyau hystérique, dont le but semble être de revenir aux scènes primitives, nous dit Freud.
Et l'image, quand elle est verbalisée, interprétée, perd son caractère angoissant".

b) Il nous faut maintenant nous expliquer comment, une intervention portant sur un seul mot, repris par l'analyste, peut apporter une telle modification dans l'économie libidinale.

"Nous savons que c'est par la représentation verbale et non par le concept lié à cette dernière, que le refoulé fait irruption dans la névrose obsessionnelle (lettre 79 à Fliess)".

Dans le chapitre de la science des rêves ayant trait à la condensation, Freud insiste sur le fait que :

"Des représentations, qui sont le noeud, le résultat final de longues chaînes de pensées, ont comme telles, une grande importance psychique.
Dans le processus de condensation, nous dit-il, toute la cohésion psychique est transposée en intensité du contenu représentatif.
C'est comme, lorsque je mets en italique ou en caractère gras, un mot, qui me paraît particulièrement important pour la compréhension d'un texte - En parlant, je prononcerai ce même mot, plus haut, et plus lentement que les autres, j'insisterai".

Au chapitre de l'Inconscient dans la métapsychologie, il

rapproche le processus "auquel dans la schizophrénie, sont soumis les mots, à celui qui, à partir de pensées latentes du rêve, élabore les images du rêve. Le processus peut aller si loin dit-il, qu'un seul mot grâce aux multiples relations qu'il est capable d'assumer, en arrive à remplacer toute une chaîne d'idées".

Que représente, par exemple, dans le rêve de Mme X... le seul mot "Momie" ?

1°) C'est déjà la réalisation du désir de mort concernant la mère, représentée par la soeur aînée, la mère étant d'ailleurs présente.

2°) C'est la représentation verbale du désir du Père :

Mi Monette
Mi Maurice

3°) C'est enfin la propre image de la patiente figée sur le Divan, toute entourée de bandelettes.

c) L'évocation d'un rêve d'un autre patient dont je n'ai pas encore fait état dans ce travail, me permettra, me semble-t-il, de préciser encore ce problème.

Il s'agit d'un homme de 43 ans, Mr V. obsessionnel, qui se plaint d'éjaculations précoces.

Il tente dit-il de se faire analyser pour "y voir clair". Il apporte un matériel très pauvre dans ses séances. Ses parents habitent l'étranger. Il ne les voit que tous les 2 ou 3 ans car, selon ses propres expressions, ils l'emmerdent et l'ont toujours emmerdé. Il se décide, au cours de la cure, à les faire venir à Paris pour quelques jours.

Le jour de leur départ, il les accompagne à la gare, et fait un rêve la nuit suivante :
Ce rêve est très court :

"Il y avait plusieurs choses à acheter - des compartiments suivant les choses".

Je reprends :

com parti ment

Il me répond : oui, man - maman -
- c'est un rebus dont je ne vois pas bien la solution.

- Le lendemain, séance où explose son agressivité

- Le surlendemain : rêve où il est question d'un attentat contre le Roi - où il court se cacher dans son bureau, où il se sent en sécurité, ajoutant :
l'inspecteur s'en va, je deviens patron.

Il me parle au cours de cette séance de sa mère qui l'a toujours provoqué sur le plan sexuel :

- elle m'embrassait sur la bouche sans avoir l'air que ce fût anormal.
- j'avais environ, 5 ou 6 ans, elle me prenait encore sur ses genoux pour me talquer, elle me touchait la verge.

Il évoque à ce moment, un fait oublié qui lui revient à la mémoire :

- alors que j'avais 7 ou 8 ans, ma mère a laissé traîner un bouquin médical sur une table, sans doute dit-il, pour que je regarde comment était fait le sexe d'une femme...

Car c'était un sujet tabou, on ne parlait pas de ces choses à la maison, et il enchaîne :

- je me souviens qu'enfant, je me cachais toujours sous une table, fermée par un tapis, dans le noir, espèce de sécurité.

(C'est me semble-t-il, derrière le rêve réalisant le désir de mort du Roi Père, le désir très ambivalent de la mère, désir encore une fois terrifiant qui sous-entend aussi une régression vers le réengloutissement intestinal maternel, d'où, éjaculation précoce).

Je reprends : Sé cu Rite c'est en quelque sorte le Rite du cul.
Il répond : Si le con est parti
il ne reste plus que le cul.

Et il ajoute : "J'aurais bien voulu être une fille
Je m'amusais toujours à mettre ma verge entre

mes jambes - vers 15-16 ans, dans mes masturbations, j'avais encore envie d'être une fille".

Tout comme un patient de Leclaire, Ange Duroc,
"il escamote son sexe à la vue, s'y conforme à l'apparence d'une femme, affirme la similitude pour nier la différence, dit en somme, que bien que sachant, il voudrait ne rien savoir de la possibilité de la castration".

A la séance suivante Mr V... se demande ce qui se passe

"Cette nuit, j'ai eu un rapport avec Josette, et je n'ai pas eu d'éjaculation précoce - j'ai pu suivre ce que je ressentais, sans faire comme si je me débarrassais.
J'étais naturel - J'avais un échange -
J'étais calme, réceptif, au lieu d'être fébrile."

Je ne puis m'étendre plus longuement sur cette observation où je relève dans une même séance - bien entendu sans en faire état - un vocabulaire bien évocateur -

Il s'agit de : - compter (son père est comptable
mon père est con dit-il souvent)
- de concurrence
- de récupérer

Ce chapelet de mots m'a semblé intéressant.

"En ce que le sexuel ici, s'étend à l'excrémentiel, et nous savons bien que dans le domaine de la psychologie des névroses, le sexuel implique encore l'excrémentiel au sens archaïque, infantile, comme nous dit Freud dans "Le Mot d'Esprit".
"la pensée (préconsciente)... pour créer l'esprit, plonge dans l'Inconscient... pour retrouver la retraite de ses jeux d'antan avec les mots".

- Si j'ai insisté, dans la dernière partie de ce travail, sur le caractère "grivois" des expressions de mon patient, c'est que c'est bien à l'âge de l'éclosion de la névrose obsessionnelle, que l'usage d'un tel vocabulaire trouve son emploi.

Est-ce à dire que l'obsédé trouve un exutoire dans l'usage des "mots d'esprit" ?

Elle est, comme toute mère d'obsessionnel, une femme insatisfaite à l'endroit de son mari.

Son fils est l'objet de son désir; il est bien le phallus de sa mère.

Pour reprendre une fois encore cette syllabe : ment : ma mère ment, je pense qu'il faut l'entendre non seulement dans le sens : ma mère ment, elle ne s'est pas offerte à moi; mais aussi voir la représentation du sexe de la femme, offerte à son regard par la mère (le livre ouvert sur la table), comme une autre tromperie.

Car finalement ce n'est pas du génital qu il s'agit : le génital, ici, n'est qu'une feinte de l'anal.

Je reviens maintenant au mot d'esprit :

Il me semble bien que le patient prend l'analyste pour témoin de son histoire; c'est le "tiers" qui écoute - c'est dans le transfert une référence à l'Oedipe - et c'est ainsi que, ce mot, je le conçois comme un mot d'esprit.

Conclusion

Pour conclure, je crois important de souligner encore une fois que :

1°) Le mot d'esprit est un acte manqué; il trahit l'inconscient; il est, dans la névrose obsessionnelle, le noeud de son histoire.

2°) L'intervention, pour qu'elle porte ses fruits, ne peut se faire qu'au moment où, dans le déroulement de l'analyse, le patient est en état de se donner à voir ce qu'il nous donne à entendre.

3°) Cette intervention ne doit porter que sur une représentation verbale oedipienne : qu'elle surgisse dans les associations concernant le modelage; ou au milieu d'un rêve.

Si je reprends encore une fois l'exemple du mot : momie :

a) C'est la mort - donc la réalisation du désir de mort concernant la mère et, en quelque sorte la mort même du patient qui parle. Nous ne touchons pas à cette face de l'Oedipe

(ce serait une intervention destructurante).

b) C'est aussi l'oedipe dans le désir du Père, mais pétrifié dans le verbe (mi-Maurice - mi-Monette).
Notre intervention, soulignant ce désir, lève le refoulement : le verbe se fait chair : "je fais l'amour avec mon Père".
La désarticulation du mot désarticule l'oedipe en ses deux termes, libère de ce fait les pulsions pétrifiées dans le Verbe.

4°) La reprise, par l'analyste, du mot désarticulé amène aussi la désintrication du couple oedipien, ce qui permet au regard de trouver la voie ouverte sur la scène primitive, c'est à-dire au patient de trouver sa voie vers son autonomie face au couple des parents.

Dans l'exemple cité de Madame W., quand celle-ci, ayant abattu le rempart maternel, se trouve face à face devant la sphère constituée par les trois noeuds de son cordon, assemblés, et s'écrie :

C'est un accouplement
C'est moi

elle authentifie sa naissance; c'est l'accouplement des parents qui lui donne son existence propre.
Lorsque, dans une séance ultérieure, elle fabrique un modelage ainsi constitué :

Ce sont trois perles, dit-elle.

Je dis : PER LE = 3 le Père
Elle répond : le Père la Mère l'Enfant.

N'est-ce pas le Père 3 fois nommé ?
- le Père qui apporte le nom
- le Père qui donne le nom à la mère
- le Père qui donne le nom à la fille.

Scène primitive constituante de la vie même du sujet, ce qui rétablit le couple des parents dans son intégrité.

Je veux insister, pour terminer, sur le fait que cette expérience ne date que de quelques mois.

Jusqu'à présent elle s'est montrée très positive, et je n'ai pas constaté que les patients prennent tel mot à la lettre, pour s'en servir comme d'une nouvelle défense, dans le déroulement de la cure.

Que vaudra cette expérience dans quelques mois ? Bien entendu, je l'ignore, mais elle m'a semblé intéressante à être relatée.

A. SIMON

- Le 20 Février 1968

EN DEÇA DE LA CASTRATION

- Une problématique du désir féminin originel (°) -

> "Seigneur Dieu, Père éternel et tout-puissant, nous reconnaissons et confessons devant ta Sainte Majesté que nous sommes de pauvres pêcheurs nés dans la servitude, enclins au mal, incapables par nos seules forces de faire le bien et qui transgressons tous les jours et de plusieurs manières tes saints commandements, ce qui fait que nous attirons sur nous par ton juste jugement la condamnation et la mort. Mais, Seigneur, nous avons une vive douleur de t'avoir offensé, nous nous condamnons, nous et nos vices, avec une vraie repentance, recourant humblement à ta grâce et te suppliant de subvenir à notre misère..."

Que cette "confession des péchés" en l'Eglise Réformée, révoltante aux oreilles allergiques à l'instance du péché (pour autant qu'on y fourre ici l'inconscient dans le même sac que le reste), soit adressée au Père suprême - celui dont même la représentation imaginaire est interdite -, n'est-ce pas qu'elle

---

(°) Qu'on veuille bien entendre qu'il s'agit d'un "en deça" par rapport au temps où, apparemment, FREUD situe la castration, et que ce texte vise davantage à provoquer une relance de la question qu'à apporter des certitudes théoriques.

constitue le Nom du Père, et l'invoque, comme ultime et seul recours contre cette division intime par laquelle en moi-même un Autre m'asservit nécessairement qui désire ce que je ne veux pas ? Invocation destinée à ramener aux normes cette machine divisée contre elle-même, où se déroulent deux programmes contradictoires. La norme est recherchée du côté du Père absolu qui définit le Bien, et du même coup le Mal, et la transgression, et la condamnation, et la mort. Là est instituée la fonction du Nom du Père, et comment le serait-elle sinon à partir de ce qu'est aussi un père, le père le plus humain, être de chair et pourtant autre chose. Mais la position de Dieu est plus commode, de n'avoir pas de corps et de n'avoir à représenter que le Nom du Père; et ce n'est pas par hasard que recourt à Lui, pour y fonder son frein et sa propre condamnation, la fille dont le père a été, réellement ou fantasmatiquement, trop proche par la chair et par le désir, et trop peu adéquat à sa fonction symbolique de Nom, qui eût été d'abord de dire "non" à un désir vers lui comme à son propre désir, sans pour autant tout refuser de l'un ni de l'autre.

C'est de la fille et de la femme qu'il sera question ici, réservant à un autre temps de chercher à savoir ce qu'il en est du garçon affronté à l'inadéquation du père à sa fonction en même temps qu'au trop de réalité sexuelle du père lui-même ou de la mère; car, s'il s'agit toujours, pour le garçon comme pour la fille, de places et de fonctions, il est ici posé d'emblée, en évidence, qu'on ne saurait en parler, en langage psychanalytique, par un simple démarquage du garçon à la fille (ainsi qu'il fut trop souvent fait) ou inversement : la différence des sexes est une différence radicale, déterminante, et constamment référée à ceux qui la présentifient, à savoir le père et la mère, dans leur position différente et dans l'aléa de leurs désirs; et l'appel à la théorie de la bisexualité originelle, quoi qu'elle ait de vrai, est une solution finalement trop facile pour qu'on ne soit pas tenté de la coller là où réside l'embarras; suivant la pensée de E. JONES : la bisexualité ne doit pas être ramenée comme argument chaque fois que nous nous heurtons à des difficultés cliniques; ce que FREUD avait d'ailleurs déjà avancé lui-même lorsqu'il constatait à propos du fantasme "On bat un enfant" que la théorie de la bisexualité ne pouvait rendre compte de l'élaboration de ce fantasme chez les filles et chez les garçons.

L'expérience clinique, justement, est ce dont nous voudrions partir, comme écoute ignorante à priori de ce qui peut surgir, se laissant même surprendre et étonner par ce qui survient, quitte à n'en opérer que secondement l'intégration dans le cadre d'un certain savoir non clos; sachant bien, et ce sera notre excuse auprès de ceux qui en savent plus long, qu'on ne peut aller là plus loin, dans l'analyse d'une psychanalyse, que le point où l'on en est de sa propre compréhension des choses, expérimentale et théorique. Or, qu'il s'agisse de femmes en mal de féminité, éventuellement sous le couvert de la névrose symptomatique ou, plus rarement, de l'homosexualité, ou bien d'adolescentes arrêtées à l'orée de leur vie de femme, souvent sous le couvert d'un blocage dans leurs études (ce sont là les deux champs principaux de nos constatations cliniques), ce qui apparaît lorsqu'on approche de l'extrême pointe du fantasme est la question angoissante du désir pour le père et du désir du père; et c'est ce qui résiste - comme le roc - à l'arrière-plan de ce qui a pu se manifester d'abord comme "envie du pénis", revendication virile, refus de la castration, protestation contre la condition féminine, ou aussi bien comme mascarade féminine, faux-semblant de féminité, et autres chansons, ou encore derrière un conflit avec la mère mis en avant-plan. Mais alors apparaît aussi que, si le désir pour le père est largement fonction du désir du père, c'est, schématiquement, dans deux conditions opposées dont la seconde vient en quelque sorte corroborer par ses effets ce qui peut être inféré de la première : que le père soit trop "proche", de par son désir éventuellement perverti et en tout cas manifesté de quelque façon, dans sa réalité sexuelle; ou bien que le père soit ou soit devenu trop "lointain", sans présence désirante, décevant, rejetant, voire mort trop tôt; de toute façon il ne peut plus venir à sa place normale et normative, à cette place qui est son lot d'être naturellement moins physiquement présent que la mère, d'assumer une fonction symbolique et symbolisante, mais aussi d'être assez proche pour que la fille se sente désirée, en même temps qu'assez lointain pour qu'elle trouve en lui le refus, désir et refus qui sont la condition même d'un désir féminin "normal", échappant finalement au piège de l'image paternelle où il aurait risqué de venir se bloquer. Car, si le père n'est pas à cette place, la machine se détraque, justement parce que la Loi du Père n'y joue plus suffisamment ou n'y a plus d'assise, les programmes interfèrent, fixés autour d'une même répétition de leur incompatibilité, et les symptômes en apparaissent, souvent dès l'adolescence sinon avant.

D'un père trop proche...

Il est tant de manières pour un père d'être trop près par le désir, à commencer par la plus extrême, celle de la séduction, d'où est partie d'abord, par le grossissement qu'elle offre des problèmes, notre interrogation sur le statut originel du désir féminin, c'est-à-dire sur la séductibilité précoce par le père. "Seducere", prendre à part ou détourner, désigne ici tout ce qui, du père, peut s'offrir à une reprise particulière par le désir de la fille dès la petite enfance : affection trop caressante, contacts corporels recherchés, exhibition volontaire ou négligente (ou même fortuite, dans un certain contexte); il s'agit bien là de séduction réelle, c'est-à-dire attestable par des tiers, et non seulement de fantasmes de séduction développés chez la fille, au sens où FREUD en dénonça la réalité psychique, de désir, et non matérielle, pour en avoir commis lui-même la confusion (cf. "Ma vie et la psychanalyse" Gallimard, 51-53); en fait, ce qui compte dans la séduction est le désir paternel qui la sous-tend, avec ce que gestes et désir peuvent apporter d'éléments aux fantasmes de séduction, dont on sait par ailleurs qu'ils peuvent aussi s'élaborer sans le moindre apport de réalité, voire sur une absence de désir du père; mais la séduction réelle, et spécialement l'exhibition sexuelle dans son anachronique intrusion, fournissent au fantasme un point fixe et un thème de disproportion, un contenu perceptif non symbolisable, fascinant et inintégrale, qui agit comme élément traumatique menaçant, inlassablement et métaphoriquement repris dans l'imagerie qu'anime un désir fixé, insistant, angoissant, affolant, mortel : images de brûlure (lorsqu'il y eut contact du sexe paternel), d'effraction, de dilacération subie, d'anéantissement (°).

La séduction paternelle peut revêtir, plus souvent sans doute, des aspects moins concrétisés : disons ceux d'un père séduisant et non d'un père séducteur; tel un père consacré à sa fille, occupé de tout ce qui la concerne sous couvert d'éducation attentive "pour son bien", passablement possessif aussi (on le verra bien à l'adolescence quand d'autres mâles viendront

---

(°) Le véritable attentat sexuel commis par le père pose le problème quelque peu différent d'un traumatisme réel, marqué en outre de ce qu'il est souvent le fait d'un père brutal et non aimant.

tourner par là !), avec des effets certes plus subtils que ceux d'une séduction incarnée, mais exercés dans le même sens, nommément la captation du désir de la fille et son emprisonnement dans l'ambiguïté du désir paternel. Ambiguïté encore plus flagrante lorsque la fille vient à la place du garçon désiré, que le père la considéra, dit-on, comme son fils, lui donnant le goût de qualités prétendues viriles, la poussant dans ses études et l'associant à sa vie d'homme, et qu'il s'avère en fin de compte, par le révélateur de la possessivité, que là s'est insinué sous le masque un tout autre désir. Ainsi d'un père orné de prestige; mais il n'est pas jusqu'au père trop "gentil" ou trop faible" qui ne fasse problème, quoique peu désirant, de ne pas interdire par quelque rugosité le développement d'un désir d'autant plus joué sur le mode imaginatif que la réponse y est incertaine : sinon, pourquoi la fille, en tel cas, irait-elle chercher ailleurs, sur quelque oncle par exemple, l'image "idéale" d'un père plus prestigieux mais sévère et même effrayant, dont la fonction ne peut être autre que d'être opposée à ce que laisse dans le vague et ne cadre pas un père trop bon, et peut-être de permettre de savoir mieux à quoi s'en tenir que devant un père trop faible ?

Sur quelque modalité que se joue cette proximité du père, elle est, sinon appel, du moins absence de frein à un désir qui ne demande qu'à s'élancer vers lui; sur quoi les premiers aperçus sexuels, éventuellement sur le père lui-même et sur ses rapports avec la mère, les jeux sexuels d'enfants, les constatations ou informations furtives, fertiles en broderies imaginaires, viendront plaquer la dramatisation fantasmatique de quelque chose d'encore énigmatique peut-être mais d'aussi désiré qu'irrecevable.

Ce qui en découlera dès l'enfance peut être divers : idyllique au début de toute façon, et parfois encore par la suite (s'il n'y eut pas de séduction ouverte) sous la forme d'un monde imaginaire d'où toute représentation sexuelle est refoulée, les acteurs empruntant aux contes de princesses et de rois; défensif - et il y a là tournant et "cassure" - dès qu'une représentation sexuelle s'impose, que ce soit perception traumatisante ou élaboration secondaire fantasmée; défensif par exemple sur ce mode d'un comportement garçonnier de l'enfance, voire d'une véritable identification garçonnière (jusqu'à se mettre quelque chose là où il n'y a rien), conduite ambiguë parfois de plaire au père, mais maintenue comme rempart à tout surgissement d'un

désir féminin : porter culotte c'est ne pas succomber; identification à quelque chose du père, à la limite, que ce soit d'être aviateur, juriste, ou Napoléonien; ou bien manière de lui complaire sur le mode intellectuel en s'appliquant aux études, en quoi le succès, situé comme apanage viril, a par surcroît l'avantage de maintenir là quelque phallus symbolisé.

C'est dans cette construction que les débuts de l'adolescence et souvent déjà la première menstruation jettent le trouble, de par une attestation irréfutable de féminité et de par un désir féminin qui y pousse sa pointe la plus incarnée et bute à la barrière, vire-voltant de la peur au refus et de la culpabilité, qui le renvoie dans l'ascèse intellectuelle ou dans une position infantile, à la tentation homosexuelle pour qu'il n'aille pas ailleurs; à moins qu'il n'éclate dans une première aventure sexuelle soudaine et surprenante, défloration quasi compulsive et tentative libératoire à l'égard du père, puis dans une autre, ou qu'il n'aille bien vite se réfugier sur un homme bien jeune. Espérée mais perdue l'image d'un père protecteur, de toute façon l'angoisse est là qui ne demande que symptôme où aller se retrancher, se nier ou se décharger : accrochage désespéré à l'étude au détriment de toute féminité, ou au contraire perte de rendement et d'intérêt (trop réussir, ce serait écraser le père : non pas tant le dépasser que l'anéantir parce que trop aimé); désarroi, vaines revendications d'indépendance, heurts familiaux, brusques revirements de la conduite comme du régime alimentaire, de la vêture ou de la longueur des cheveux; parfois tentatives suicidaires plus ou moins spectaculaires, avec quelque chose d'un appel au secours devant l'impasse; à l'extrême, anorexie mentale à la poursuite acharnée de l'absentification d'un corps désirant qui ne doit plus être, ni être "engrossé" (ce qui est presque de l'ordre d'un jeu de mots, une détermination signifiante). Dilemme et volte-faces d'un désir féminin qui insiste et ne peut être reçu : l'adolescence est là moment privilégié où s'opère, à la faveur du remaniement corporel, de la transformation de l'image corporelle et du ressurgissement pulsionnel, la reprise imaginaire dramatique du désir dans le registre de son incarnation et de la dénégation de son incarnation.

L'élaboration névrotique, parfois déjà apparente auparavant, à partir de là se renforce et se manifeste, par exemple dans ce qui résulte du retranchement obsessionnel d'un désir aussi érotique que meurtrier (l'objet de désir - le père, der-

rière tous les déguisements symboliques - il faudrait le castrer ou le tuer, mais il faut surtout le préserver de cette castration ou de cette mort, pour le garder); ou bien la névrose éclate sous la forme de raptus anxieux répétés, rarement exempts de quelque présentation hystéroïde qui est aussi un appel, appel de cette femme à être entendue et à s'entendre, sans le pouvoir, dans son désir inadmissible; moins souvent, l'enlisement s'effectue dans une asthénie chronique baptisée "fatigue". De toute façon, la défense névrotique est ici contre ce qui ne devrait pas être, qui n'aurait jamais dû être et qui est quand même, toujours présent comme il se doit dans l'intemporalité de l'inconscient, et gardant sa force de fascination en même temps que son pouvoir de menace : en deçà du dégoût défensif instauré secondairement, réversion du "vu" (exhibition paternelle) en désir d'être vue, exhibée et offerte; jeu également réversible d'odeurs tentatrices ou de contacts imaginés; fantasmes de fellatio; imaginarisation "après coup" d'un assaut sexuel présenté comme bestial, destructeur, mortel et pourtant générateur de plaisir, avec sensations à l'appui. C'est contre cela qu'un phallus imaginaire doit être à tout prix maintenu, défendu aussi contre l'analyse et contre l'analyste castrateur : castrateur de cette prothèse défensive (cuir ou matière plastique, précise parfois un rêve) dont la dépose laisserait le corps ouvert, offert, exposé au danger, voire capable de se vider de toute substance (°); avant que d'être castrateur du désir même qui gît derrière et se trouve exposé de par son désenclavement, exposé dans son horreur mais aussi exposé à sa perte, d'être dit.

(°) A cette fille, "on lui voit tout" (le rêve le dit à la manière des écolières), et même l'intérieur; le trou est ouvert, si béant que tout par là se vide; on ne peut pas ne pas évoquer d'une part des représentations anales de vidage et de perte, voire des fantaisies infantiles d'accouchement, et d'autre part des fantasmes de "corps ouvert", ceux sans doute qui persistent, par exemple, dans telle société archaïque du Gabon où la femme réglée doit se protéger du mauvais esprit Ewu qui pourrait entrer et la vider. Et tout se passe dans le champ fantasmatique, comme si le phallus imaginaire, verrou obturateur, "condensait" toute la substance au devant d'un vide éviscéré.

L'échéance, pour être aussi difficile à assumer, paraît cependant moins fantasmatiquement dramatique lorsque les représentations sexuelles furent moins violemment sollicitées, qu'il se soit agi d'un père tyrannique, contre lequel la révolte a facilité la défense, ou d'un père seulement trop aimable ou trop faible, au devant de qui n'est allé qu'un roman, même chargé de fantaisies et d'énigmes sexuelles refoulées.

...A un père trop lointain...

Au père trop lointain, toujours le désir est dédié, dans une dimension de dés-espoir. Que ce père ait marqué son rejet et son désintérêt à l'égard d'une fille non désirée, du moins en tant que fille, et qu'il ne lui ait demandé, sanctions à l'appui, que de fonctionner selon ses principes sans se faire remarquer autrement, autant dire en faisant la morte; ou bien que le père ait ouvertement manifesté sa préférence pour son fils, ou encore qu'il soit apparu uniquement consacré à la mère, en tout cas il est celui qui échappe et ne considère pas : intolérable dont on ne se remet pas, deuil impossible à faire de ce qui n'a pu être que désiré et qui s'est exaspéré d'être sans réponse. Reste à lui opposer, à ce père, après l'attente vaine et l'espoir déçu, une provocation, au sens le plus strict d'un appel qui va de l'avant comme une attaque : mieux valent les coups reçus en retour que rien, mieux vaut la haine, dans son ambiguïté, que l'indifférence. Que, d'un manque absolu, le désir se constitue dans l'absolutisme, c'est ce qui instaure cette relation de duel où toujours l'espoir se maintient, sinon une sorte de satisfaction amère, car par là le père est quand même "tenu" ("on bat un enfant", écrivait FREUD...). Sur quoi les premières représentations et imaginations d'une sexualité génitale, surtout appliquées à ce qui se passé entre père et mère derrière la porte et dont, pour en savoir trop, on ne veut rien savoir, vont venir surimprimer une forme où le désir exacerbé se coule : désir désormais doublement inacceptable, d'être incestueux (ce qui sous-entend d'éliminer la mère) et sans doute aussi de survenir comme désir "brut" là où la tendresse n'est pas pour pouvoir l'envelopper et lui laisser une dérivation, avec la place du Beau; désir d'autant plus "laid", horrible et effrayant. Et la relation de duel se dramatise d'être portée à un autre registre, maintenant sa demande provocante mais la doublant d'une défense contre ce qui, imaginairement, pourrait arriver si elle était entendue : de haï parce que trop attendu, le père devient, dans l'angoisse, haïssable d'être celui qui pourrait satisfaire le désir

de cette terrible façon et que donc il faut repousser sinon tuer, pour ne pas succomber devant lui ni mourir par lui. Et ce duel est si essentiel au désir que, si l'analyse conduit à y mettre fin, c'est avec le sentiment de la perte de quelque chose qui était quasi vital.

Perspective d'une perte aussi, mais autrement située, de redoubler une perte première, lorsque, dans une structure moins dramatique, le père ne fut pas initialement sourd au désir ou que rien n'indiqua qu'il pût y être sourd, mais qu'il vient à s'évanouir de ce champ, à ne pas ou ne plus y prendre place, replié devant une mère triomphante, ou courant l'aventure, ou parti, ou mort trop tôt, éloigné ou perdu de toute façon dans le moment où, vers lui, le désir prenait forme à se couler secrètement dans le fantasme d'un rapprochement, sous le couvert autorisé de la subjugation, de l'admiration, de la tendresse ou des jeux partagés. Désir placé dès lors dans un suspens insoluble, se parant du moins des couleurs du Beau (ne serait-ce que pour éclisper ce qu'il eut de plus interdit, dans sa traduction sexuelle) mais induisant la ligne d'une nostalgie sans fin à partir d'un deuil non fait : ligne de permanence d'un fantasme à quoi rien ne peut véritablement être substitué, ni l'adoption de ce qui pouvait plaire au père, ni la réussite intellectuelle qu'il aurait pu apprécier, ni les hommes qui se succèderont, dans un lit apparemment, mais à une place déjà occupée par bien plus important qu'eux, un mythe. Quant au poids, il est peut-être encore plus lourd d'un père présent mais retiré, inaccessible, que d'un père disparu à jamais. Si l analyse vient là, c'est avec, à un moment donné, le sens de signifier même la perte du fantasme : dire les choses, c'est tuer le Beau; parler, c'est mourir; et il est aisé de comprendre qu'on y résiste, car rien d'autre n'est encore venu à cette place, que des amours de pacotille ou, tout au plus, impossibles.

En l'un ou l'autre cas, père rejetant ou père retiré, après les troubles prétendûment "caractériels" qui souvent marquent dans l'enfance l'attente restée sans réponse, et d'ailleurs beaucoup moins la perte (car la nostalgie n'est pas bruyante par nature), l'adolescence, certes, est le tournant, mais qui n'est pas toujours spectaculaire et qui peut prendre bien des aspects selon le contexte : seulement adolescence secrète, rétive et rêveuse, toute à la construction imaginaire et au dessin préalable d'un amour absolu qui viendra combler ce qui fût manque radical et refus subi; ou bien liaison précoce, éphémère d'être peu choisie, renouvelée ensuite, où, plus qu'un défi sexuel, ce qui est

recherché est une tendresse, ou l'illusion d'une tendresse, presque à la manière d'une petite fille dans les bras d'un homme; ou encore inhibition, blocage, retenue comme si, d'avoir connu le désir et sa représentation sexuelle sans l'amour, la crainte était restée de céder à un désir "laid" sinon effrayant, et par surcroît d'y céder attendant l'amour de n'importe qui, c'est-à-dire avec le risque quasi inéluctable d'une non-réciprocité, risque à ne plus courir; raccrochage aux études, faute de mieux, ou au contraire lâchage d'une ligne de succès dont il n'y a plus rien à attendre puisqu'elle n'a pas suffi à attirer du père un autre intérêt que celui pour le bon écolier, et que la seule chance, peut-être encore, de capter son regard en tant que femme, dans la nudité de son désir féminin dépouillé de toute parure intellectuelle, est de se manifester autrement qu'en bon élève, autrement dit de s'inscrire dans une ligne d'échec activement recherché; tentatives suicidaires enfin quelque fois, lorsqu'il n'est plus d'autre recours ni d'autre appel devant le refus paternel de reconnaître sa fille en tant que femme; mais sachons bien que la mort dont il s'agit, attirante, est non pas la mort réelle mais "l'autre mort", celle des éternelles retrouvailles où le temps ne peut plus rien contre le fantasme et où la lutte contre la réalité du refus ou de la perte enfin peut cesser.

Cette instance de l'autre mort est ce qui demeure lorsque, à partir d'un amour sans retour pour le père, l'élaboration névrotique s'opère dans un sens hystérique, si par exemple, un autre amour enfin payé de retour étant né, le malheur veut qu'il soit coupé par la mort de l'aimé : redoublement tragique, c'en est trop, et le plan de la réalité bascule en ce point, trop insupportable d'imposer encore la perte, s'il n'est pas relayé par cet autre plan des amours éternelles qui est celui du fantasme et de la préservation du désir et sur lequel l'essentiel va désormais s'inscrire, dans ce clivage hystérique qui garde toujours le recours possible à l'autre plan, à une réalité psychique hors d'atteinte et à l'autre mort, jusqu'à ce que l'analyse passe par là (est-ce ce qu'elle fait de mieux du moins lorsqu'elle intervient tard ? Ceci est une autre question). Tout n'est pas toujours aussi tragique, mais la fuite névrotique peut parfois emprunter la voie homosexuelle - latente ou avérée -, écartant l'image d'un homme trop désiré qui ne sut que rejeter sa fille comme telle, ou ne pas répondre et laisser la place première à la mère, laquelle par surcroît n'en fut pas toujours à la hauteur; la femme aimée, alors, cumule les avantages d'être

mère et non-père. Plus banalement, et surtout s'il y eut non pas rejet mais perte d'un père qui s'offrait d'abord à aimer, la quête peut se poursuivre, passant de l'un à l'autre homme pour en trouver un qui puisse venir à cette place du Beau, sans y parvenir jamais : car aucun n'est à la hauteur, c'est-à-dire n'est choisi pour y être; le beau quadragénaire pourrait y être, et il est aimé, mais de loin et sans que sexuellement on l'approche, car la place du père est unique, le fantasme irremplaçable et son accomplissement sexuel sacrilège.

En regard d'un père trop lointain ou qui s'éloigna, la défense névrotique est contre ce qui n'a pas été ou n'a plus été et qui ne sera jamais ou ne sera plus : mieux vaut y maintenir le fantasme de ce qui aurait pu être car, fantasme, il échappe au risque de la réalité. Et l'analyse y est à un moment donné mal venue, de dénoncer là le fantasme où se réfugia la vie, sinon l'existence même, et d'y dévoiler, derrière le Beau ou sous l'apparence de la haine, le désir, aussi irrecevable que préservé.

... Il s'agit toujours du désir pour le père...

A ressentir la difficulté, dans tout ce qui précède, de rendre compte de positions fort diverses, il vient ici quelque insatisfaction; mais une certitude émerge dans la variété des cas, c'est que la question y insiste toujours de ce désir pour le père, quel qu'en soit le déguisement.

Mise en avant d'une histoire de conflit avec la mère, c'est, au moins pour une part, un déguisement; l'important, quelle que puisse être la validité apparente ou attestable des reproches adressés à la mère - d'avoir été difficile à vivre, trop rigide, pas assez aimante ou autre chose - c'est qu'elle soit coupable, elle est là pour cela : mère coupable pour que la fille ne le soit pas, coupable d'être femme, coupable d'être là, coupable aussi de n'avoir rien empêché, d'avoir laissé le père séduire ou de l'avoir écarté; et la petite guerre avec la mère se déroule et se raconte, occupant tout le monde et laissant le plus vrai dans l'ombre. A la limite, tenter le suicide, c'est aussi, souvent, mettre un peu plus la mère en situation de coupable désignée. Il n'est certes pas impossible, d'ailleurs, que la position de la mère et le jeu de ses désirs et de ses refus aient effectivement contribué à rejeter tout le désir de la fille vers le père. Evidemment, la relation de couple des parents est

toujours en question. Il n'est pas impossible non plus qu'il n'y ait nul conflit apparent avec la mère, qu'elle soit seulement "sur la touche", ou seule capable d'aimer, et qu'on l'aime d'autant plus que l'amour interdit est allé à son homme.

Report sur le frère, c'est un autre masque du désir pour le père, jusqu'à la création mythique d'un frère aîné s'il le faut; mythique ou réel, le grand frère a sa nécessité dans le réseau, d'être moins interdit que le père, ou capable d'apporter éventuellement ce que le père n'apporte pas, substitut plus touchable et plus proche (parfois jusqu'aux jeux sexuels), mais, à l'adolescence, moins sexualisé qu'un amant. Que le frère réel ne soit pas à hauteur de son rôle d'homme, qu'il se dérobe ou qu'il meure imprime aux choses un tour plus dramatique, de n'avoir plus d'écran où se jouer autrement.

Parler ici du fantasme d'avoir un enfant du père peut apparaître surprenant, mais c'est pour en dire justement la fonction d'alibi, surtout lorsqu'il prend la forme avouable du jeu de poupée, de la sollicitude maternelle pour le petit frère attendu ou de l'enfant imaginaire peuplant les histoires que se raconte une petite fille secrète; enfant imaginaire venu d'on ne sait où, fiction poétique rassurante, consolateur, symbole de l'amour qu'on ne se laissera jamais arracher mais que l'on craint toujours de perdre, c'est un enfant bien à soi; dévoiler le secret de sa paternité, dans l'analyse, est déjà difficilement admis; mais ce qui n'est pas admis est d'aller à sa conception, et c'est ce qui le fait maintenir comme un dernier rempart; car en deçà est l'horreur, contact explosif, champ de bataille, chienne sanglante, résidu dégoûtant, toute l'horreur du désir pour le père où vient se plaquer l'imaginarisation de "ce qui se passe à côté" entre les parents : désir aussi violent que l'effroi et la défense, attente et peur du bandit armé qui va surgir le soir dans la chambre. Parce qu'il est impensable que ce désir mortel existe, parce que la forme de son incarnation est encore énigmatique et menaçante, parce que l'angoisse et le dégoût y font barrière, comment admettre que ce soit aussi le désir de la mère ? Il ne faut pas qu'il y ait conjonction, il ne faut pas que père et mère se rapprochent; il y a un père et une mère mais pas de couple possible; d'où surgit un jour cette évidence encore informulable mais que montre toute une manière d'être sur le mode de n'être pas : "je n'ai pas d'existence" - ce que l'analyse amène à formulation en le complétant : exister serait admettre la scène primitive de l'origine,

c'est-à-dire ce désir-là; aussi inadmissible derrière l'enfant imaginaire que dans la crainte d'être enceinte pour un baiser de fillette à un garçon ou dans le refus éperdu d'avoir un jour un enfant réel, en se laissant surprendre. Il ne faut surtout pas se laisser surprendre - on le verra bien dans l'analyse -, ne pas se laisser prendre à ce désir, mais aussi ne pas se le laisser prendre, car en même temps on y tient : c'est lui qui vous fait femme et qui, peut-être, vous a fait exister, dans l'impasse d'une existence impossible.

Il n'est pas enfin jusqu'à la masturbation infantile qui ne figure dans les masques, à plus forte raison lorsqu'elle persiste jusqu'en l'âge adulte : FREUD en signalait déjà le rapport au désir pour le père dans le fantasme "on bat un enfant"; et la culpabilité qui vient en premier plan n'y est pas tant de la masturbation elle-même que de ce désir qui la sous-tend.

... Mais comment comprendre ?

Dans l'histoire que FREUD rapporte d'une auberge de montagne, Franziska la cousine, qui couche avec son oncle, n'est ni séduite ni névrosée : elle est enceinte; c'est Katharina, la fille, qui fut séduite, et qui est névrosée, étouffant de peur et craignant d'être saisie par derrière depuis qu'elle a aperçu la scène, car obscurément son désir fut soulevé autrefois au contact désirant du père, ce qu'elle a repoussé et dont elle ne peut plus supporter la re-présentation; en un sens, elle est sans doute plus désirante que Franziska.

Ce qui est posé ici, dépassant le court récit de la fille de l'auberge, c'est, premièrement, que le désir pour le père préexiste à toute représentation proprement sexuelle, et il n'est que de voir un bébé-fille devant son père pour s'en convaincre, à la seule condition, bien sûr, que le père manifeste une "présence", qui est désir; car, pardonnez-nous, une fille n'est pas un garçon et un père n'est pas une mère, et, en tout cas, que ce soit une fille ou un garçon n'est pas la même chose pour le père, ni pour la mère, ni la même pour les deux : vérités premières pour redire que le désir de l'enfant, cela a quelque chose à voir avec le désir de l'Autre, et que le désir d'un père, cela compte pour une fille, dès le début, et que être fille c'est non pas avoir un machin en moins mais remplir ce que représente le mot "fille" (machin en moins compris, en sa portée symbolique) dans les signifiants qui embobinent le père et

dans son désir, fût-il de balancer la fille sur le fumier. A quoi il faut ajouter que, pour une fille, le père et la mère ce n'est pas la même chose; et que si la mère, après avoir été pleine, est "comblante" (à partir de quoi il faudrait reprendre la position et l'évolution du garçon, d'avoir été d'abord comblé "dans les bras d'une personne du sexe qu'on n'a pas" - comme disait la chanson), le père s'inscrit certes dans une différence d'avec la mère - par la voix, l'odeur et la poigne - mais surtout dans une tout autre distance, qui situe le désir dans sa vraie dimension, d'être désirant sans atteindre (qu'on repense à "La Ronde" de Max Ophüls) : ce qui veut dire que la fille, normalement, et quoi qu'on en ait dit, sera toujours, en son désir, dans une position de désirante plus que de désirée (ce qu'on appelle faiblesse féminine), plus ἐραστής qu'ἐρωμένη même si elle doit jouer le jeu de se faire désirer par l'homme (peut-être parce qu'il n'est pas assez désirant - il est plutôt habitué à avoir-), et qu'elle en saura plus long que lui sur l'amour... à moins, bien sûr, que son père ne l'ait aimée de trop près.

Secondement, et sans qu'il soit question ici de découverte ou sensations vaginales précoces ou autres hypothèses hasardeuses sur une féminité anatomique ou biologique tôt perçue, c'est après-coup que ce désir viendra se couler dans des représentations génitales, à dater des premières constatations intégrales sur la différence des sexes, des premiers jeux sexuels, des imaginations encore confuses sur le rapport des sexes. De là, le désir prendra forme, et en même temps forme inacceptable, d'être effrayant dans ses premières aperceptions et d'être incestueux, avec tout ce que comporte dès lors la situation triangulaire de deux femmes pour un homme, situation dont les traces porteront loin, exacerbées si le père y fut trop proche ou trop lointain.

Troisièmement : dans le péril où se trouve alors la fille, il lui importe, et d'autant plus que le désir a pu être ainsi exacerbé, de maintenir un phallus imaginaire qui la défende de son désir féminin (ce qu'on appelle refus de féminité et dont on sait l'ambiguïté); ceci n'infirmant pas, quoique limitant peut-être, ce qui a pu être dit du "penis-neid", envie du pénis, mais introduisant en convergence un "penis-need", nécessité (vitale) du penis. A ce niveau se pose la question de l'angoisse de castration imaginaire qui n'est donc pas seulement de décomplètement d'une image corporelle prétendue plus complète (après tout la courbe

féminine est plus pleine, ce que savent bien les peintres), ni de privation d'un insigne orgueilleux dont les garçons ne font pas mystère et dont une société dirigée par les mâles a pu marquer le privilège jusque dans l'esprit des femmes.

Ici vient la remarque que, père trop proche ou père trop lointain, trop ou trop peu de désir du père c'est toujours trop de désir pour le père, et ceci dans une fixation de l'ordre imaginaire dont il a été beaucoup question dans ces notes parce qu'elle s'impose à l'observation comme prévalente en ces cas, au détriment d'une évolution symbolique qui serait le fait de la normalité et dans laquelle le phallus symbolique peut devenir signifiant-clé et monnaie d'échange. Ce dont il s'agit en effet, de par la proximité ou la distance excessives du père, c'est de la prépondérance prise par le fantasme de désir pour le père, avec toute une floraison imaginaire qui tournoie autour de ce point de fixation : floraison symbolisée certes pour son expression, mais dans un registre réduit où les mêmes représentations imaginaires insistent, les images signifiantes refoulées sont toujours du même style, et les signifiants apparaissent collés à leur signifié inconscient unique au point de n'être plus que des signes dont l'énonciation présentifierait aussitôt, sans autre sens possible, l'image pour soi mais aussi, censément, pour l'Autre qui, du coup, "verrait tout" : éventualité insupportable à laquelle se rapporte, à l'extrême, cette observation que certains mots (électivement ceux ayant trait au désir et au sexe) peuvent être exclus du discours et que, par le jeu des évitements, des craintes et de la réduction de la mobilité symbolique, le vocabulaire lui-même peut apparaître incertain et limité, jusqu'à recourir aux périphrases et aux images apportées en place de texte. Le progrès de l'analyse sera marqué par la difficile récupération de signifiants aux signifiés désormais déplaçables et par la libération du jeu symbolique là ou dominait la fascination imaginaire.

Dans le registre des positions subjectives, ceci peut être retranscrit : le sujet du fantasme est sujet évanescent, sans cesse menacé d'être absorbé dans ce qui le fascine, mais ne se maintient que dans cette fascination. C'est pourquoi, dans l'analyse, l'atteinte de ce fantasme, le dire qui le destituerait sont vécus comme une menace extrême, celle d'une destitution du sujet lui-même : "ne touchez pas, nous a-t-on dit en pareille occurrence, à ce peu d'existence que j'ai". Car si l'on y tient à ce fantasme, et pas seulement au fantasme de la lutte duelle, de l'enfant imaginaire ou du Beau qui défendent de celui du désir

inavouable, mais à ce fantasme fondamental lui-même, c'est qu'on s'y maintient existant, alors qu'au fantasme du Beau et aux autres l'on ne fait que se cramponner. Au-delà, et l'analyse doit y longuement préparer en restituant par ses formulations diverses une mobilité signifiante, est à trouver la seule existence stable du sujet : celle d'être "entre les lignes" de ce qu'il dit, d'un signifiant à l'autre, dans une mouvance symbolique restaurée.

De cette mouvance symbolique, le père est la condition : trop proche en son désir ou trop loin du désir, il n'est plus qu'objet d'une fascination fantasmatique; sachant, par contre, à son propre désir comme à celui de sa fille dire "oui" - comme départ nécessaire au statut d'un désir féminin et de son objet - mais également "non", il ouvre par ce "non" l'aiguillage obligé sur la série possible des substitutions symboliques où va se couler toute une existence féminine, à travers les signifiants dont elle se désigne comme telle, mais à partir d'une initiale position de femme devant un homme, permise par le "oui". Dans ce "oui et non" réside la fonction organisatrice "normale" du père, indissociablement initiatrice sinon initiatique par le "oui" au désir et normative par la Loi que signifie le "non" opposé à la réalisation de ce désir, "non" qui confirme aussi la présence de la mère en une certaine place; le nom de Père est fondé sur ce "non" : "castration" symbolique si l'on veut (celle aussi, retardée, dont il s'agira plus dramatiquement dans l'analyse par la formulation du fantasme, qui équivaut, dans la meilleure hypothèse, à sa reconnaissance et à l'impossibilité de son maintien du même coup), et renvoi à un "ailleurs" où le désir puisse glisser à travers substituts et signifiants, à distance de son objet premier désormais perdu; dans l'analyse, l'abord d'un pareil renvoi, longtemps différé sous le couvert des défenses névrotiques, se signale par la multiplication des substitutions symboliques : ainsi, dans le rêve, un visage masculin laisse la place à un autre auquel se substitue un autre, le visage du père y transparaît, et celui de l analyste-homme y a sa place aux points de "passage", en un moment du transfert qui n'est pas aisé à débrouiller (quand l'analyste est un homme, répétons-le, avec ce que cela implique de part et d'autre, y compris ce qui le fait lui-même s'intéresser à un désir de femme); plus généralement, une image apparaît comme symbôle d'autre chose qui est signifiant d'autre chose,... A partir de quoi le phallus, cessant d'être pure représentation imaginaire, voire symbolisée dans quelque mesure (indice de privilège masculin par exemple), peut être promu à sa mobilité de signifiant-

clé, référentiel dans le champ du désir : pour reprendre l'essentiel d'une formulation entendue en cours d'analyse, le "gadget" masculin fascinant montré par le père dans un rêve, c'est ce qu'on désirerait avoir pour briller (avec toute l'ambiguïté de le tenir du père ou de l'avoir à soi); et cette chose parle, répétant "papa, papa", car elle vous a attachée au père, mais en enfant assise à l'époque sur ses genoux comme la petite favorite, objet brillant dans le champ de son désir à lui; si être cette chose qui brille est une position première de puissance sur son désir, l'avoir comme un garçon maintient un indice de puissance égale à celle du père, faute de mieux peut-être, faute de n'avoir pu se maintenir dans la position première; ne plus l'avoir, c'est s'exposer dangereusement à l'être, à l'être trop parfois et à s'en trouver prisonnière, ou plus souvent à admettre qu'on ne l'est plus. La chose fascinante, c'est ce que la petite fille désirait être dans le champ du désir de son père; la chose devenue fascinante, c'est le phallus venu spécifier davantage le père, déjà différent de la mère, dans le champ du désir de sa fille; sans doute est-ce ainsi que s'instaure le lien symbolique qui, du champ réciproque du désir, fait le phallus signifiant pour la fille elle-même.

La porte est ici largement ouverte à ce qu'enseigne LACAN, et son mode d'ouverture doit beaucoup à cet enseignement. Est-elle par nous ouverte au bon endroit ? C'est une question à débattre, et plus encore au regard des écrits de FREUD, où la construction est tout autre. Certes rien n'est plus Oedipien (puisque le terme est devenu générique) que tout ce qui précède, ni plus Freudien par conséquent, sinon d'être plus royaliste que le roi (Jones jam dixit); car FREUD s'est finalement arrêté aux "conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes", même dans les articles ultérieurs à celui qui porte ce titre, en articulant ce qui d'Oedipien concerne la fille à partir seulement de la constatation définitive et désespérée de cette différence irrémédiable et pour elle castratrice, moment où le père apparaît, comme parachuté, "deus ex machina" pour arranger les choses, alors que tout jusque là, dans l'obscurité du pré-Oedipien, se déroulait avec la mère; l'obscurité de la femme n'est d'ailleurs pas, pour FREUD, que pré-Oedipienne, et il le reconnaît, mais après avoir posé des formulations aussi définitives que la native infériorité de la femme, l'assimilation de la petite fille à un petit homme, la réduction du désir pour le père au désir de posséder un pénis, et coetera (cf. en particulier "Nouvelles Conférences" : la Féminité). Il n'est

en notre propos de reprendre ici ni l'ensemble des positions Freudiennes, ni l'énumération des oppositions qu'elles suscitèrent (°), parmi lesquelles certaines pourraient apporter la garantie de noms tels que JONES et Karen HORNEY à ce que nous avançons, mais sur des bases fort différentes quoique parties des mêmes aperçus cliniques - à quoi FREUD objectait : "si la défense contre la féminité est si énergique, d'où tirerait-elle sa force, si ce n'est des tendances viriles ?" Et FREUD laissait du même coup dans l'ombre toute réponse possible à sa question sur la rigidité libidinale de la femme dans l'analyse (°), question insoluble pratiquement et théoriquement sans la reconnaissance du fantasme précoce de désir pour le père et de sa résistance. Le meilleur contradicteur de FREUD auquel nous puissions nous référer sans arrière-pensée, c'est FREUD : dans l'article sur le fantasme "on bat un enfant", qui développe une extraordinaire dialectique, à une date antérieure aux manifestations des Freudiennes trop approbatrices et des élèves contradicteurs, l'essentiel figure : fantasme apparu avant 5-6 ans et comme produit final de complexes antérieurs, désir précoce de l'amour du père, parachèvement en amour incestueux par l'organisation génitale, dans une prémonition encore obscure de la sexualité où apparaît le fantasme d'avoir un enfant du père, refoulement et culpabilité avec maintien régressif de l'amour interdit, associé à une satisfaction sexuelle, mais sous la figure déguisée d'un garçon battu, et tout ceci dans l'optique d'un certain destin féminin, avec au passage la répudiation de la valeur explicative de la théorie de la bisexualité en la matière... Que demanderions-nous de plus ? Nous laisserons à d'autres, plus ferrés en exégèse, le soin de s'interroger sur ce qui a pu conduire FREUD à s'écarter de cette piste pour aboutir à cette "anatomie en plus et moins" où il est venu finalement fonder l'extrême de la féminité et en même temps la

---

(°) De ces positions et oppositions, on trouvera la revue générale dans les deux principaux recueils que sont, en la matière, le numéro 7 de "la Psychanalyse" sur la Sexualité Féminine (P.U.F.) et le livre de J. CHASSEGUET-SMIRGEL et collaborateurs, "Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine" (Payot) - tous deux datés de 1964

(°) "Une femme du même âge (trente ans), par contre, nous effraie par ce que nous trouvons chez elle de fixe, d'immuable; sa libido ayant adopté des positions définitives semble désormais incapable d'en changer..." (Nouvelles Conférences : la Féminité)

limite de l'analyse, comme sur un roc indépassable (cf. "Analyse finie et analyse infinie"); retenons seulement l'hypothèse, encore récemment exprimée par BEIRNAERT et son équipe (°), que FREUD aurait approché là, sans pouvoir encore le fonder dans sa rigueur, un trait structural de l'ordre symbolique, qui devait trouver chez LACAN sa formulation comme fonction signifiante ultime du phallus.

Reste enfin à dire que, s'il fut ici peu question de la mère et des premiers désirs éveillés à son contact, spécialement à partir des registres pulsionnels de l'oral et de l'anal, qui seront repris après coup dans l'organisation sexuelle génitale, ce n'est ni système ni négligence; l'accent était, pour l'heure, porté sur autre chose qui n'y succède pas mais qui, selon nous, se déroule du même temps : à savoir ce désir initial pour le père; et ce serait à n'y rien comprendre si n'intervenait pas ce dont tant d'analystes n'ont jamais parlé (pourquoi ?) : à savoir le désir du père, et puis son nom de Père, pour dire à la femme son chemin, elle à qui notre loi fait perdre, lorsqu'elle lie sa vie à un autre homme, le nom de son père.

J.L. FAURE et C. FAURE-COMBES

(°) S. FREUD - le déclin du complexe d'Oedipe -
Traduction et notes par L. BEIRNAERT, C. CONTE, C. DUMEZIL, A. LEHMANN.
Lettres de l'Ecole Freudienne, 3, Juin-Juillet 1967.

- cf également W. GRANOFF et F. PERRIER. Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins. "La Psychanalyse", 7.

- Le 12 Mars 1968

RENCONTRE ET TRANSFERT

Martine est une jeune femme d'une trentaine d'années, chez qui une rencontre amoureuse suivie de rupture a provoqué une tentative de suicide, le divorce et l'entrée en analyse.

Un changement pénible de personnalité ressenti à l'occasion de son aventure amoureuse était à l'origine de ces évènements. Ce changement avait rendu son mariage intolérable et ravivé le deuil déjà ancien de ses enfants morts en bas âge.

Dans le cadre d'un travail de Cartel sur les "Interactions névrotiques", je me suis intéressé à ce que pouvait nous révéler le transfert analytique quant à la nature de ces rencontres amoureuses, qui modifient profondément une personnalité et le cours de son existence.

C'est bien entendu le thème de l'objet perdu, de la mère, qui se dévoile peu à peu au cours de cette analyse, plusieurs fois interrompue par des mouvements de fuite de la patiente, remettant en scène retrouvailles et rupture.

Chacune de ces scansions a été pour nous l'occasion de "constructions" qu'il a fallu à chaque fois reprendre et modifier jusqu'à ces jours derniers où l'attachement de Martine à sa mère se révèle à son niveau le plus radical.

La fin de cet argument réste en suspens, en raison même de l'ouverture qu'implique cette analyse en cours...

J.J. KRESS